

B.A.L. 3730

CORNELIUS I. CODARCEA

LE LITIGE ROUMANO-HONGROIS

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Préface de EMILE BURE



Tip. ziarului „Universul“ București str. Brezoianu 23—25

1 9 3 7

CORNELIU I. CODARCEA

3730

LE LITIGE

ROUMANO - HONGROIS

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Préface de EMILE BURÉ

*Excelentei Sale
Alexandru D. D. D. D.
Președintele Senatului, J. I. I. I.
respectuos omagiu și
recunoștință:
Corneliu I. Codarcea*

Tip. ziarului „Universul“ București str. Brezoianu 23—25

1937

Il y a eu en tous temps, en tous lieux, des hommes qui, désireux de se singulariser, recherchèrent en matière de politique extérieure l'amitié des Etats dont l'intérêt politique permanent est contraire à celui de leur propre Etat. L'impossible semble les exciter, alors pourtant que le possible est déjà si difficile à atteindre en cette période où l'intelligence des peuples et des individus subit la plus effroyable des crises. Les hungarophiles français — j'entends ceux dont l'hungarophilie est désintéressée — appartiennent aujourd'hui à cette catégorie de politiciens infiniment redoutables, puisqu'ils ne peuvent en fin de compte qu'ajouter aux obstacles quasiment insurmontables dressés désormais sur la route de ceux qui ont pris à tâche de pacifier l'Europe et le Monde.

Il ne manque pas de diplomates d'école en France, qui regrettent qu'on ait partagé l'Autriche-Hongrie, alors qu'on maintenait l'unité de l'Allemagne. Je considère, moi, qu'il était possible de rompre l'unité de l'Allemagne, mais non pas de maintenir l'unité de l'Autriche-Hongrie. Les nations que cette dernière tenait sous le joug devaient inévitablement se libérer après sa défaite et je me réjouis d'ailleurs de leur libération. Comme patriote français, au lendemain de la paix, j'ai, il est vrai, souhaité que l'Autriche et la Hongrie acceptassent les traités et vécussent

en bonne intelligence avec leurs assujettis d'avant-guerre enfin libérés, mais je n'ai pas tardé à comprendre que mon souhait était aussi vain que dangereux. Le comte Bethlen vint — il y a quelque dix ans — à Paris et j'assistai avec Barthou, avec Loucheur, avec Bainville à un diner qui lui fut offert par De Monzie. De Monzie prononça au dessert un discours pour amener son hôte à prendre des engagements pacifiques, mais celui-ci demeura muet, et son mutisme me fut d'un utile, d'un décisif enseignement. Depuis lors, je professe que la paix de l'Europe ne saurait être maintenue que par l'Union des peuples européens à intérêts politiques communs et je suis un fidèle de la Petite Entente...

Les traités qui ont avantage les nations qui forment cette Petite Entente sont justes, et humainement, et intelligemment appliqués par les gouvernants de ces nations, comme j'ai pu m'en rendre compte en parcourant la Transylvanie, la Bucovine, la Bessarabie, actuellement en plein développement. Je vous remercie, mon cher confrère Cornelius I. Codarcea, de me permettre de l'attester au seuil de ce livre, pour lequel vous m'avez fait l'honneur de me demander amicalement une préface et qui, dans sa substantielle clarté, mérite d'être répandu comme le manuel de l'antirévissionnisme roumain.

EMILE BURÉ

„LE COMITÉ FRANCO-MAGYAR”

Dernièrement a été créé en France un „Comité franco-magyar“ présidé par un certain comte H. Le Conte et qui déploie par la voie de la presse, des conférences et des réunions publiques, une vive activité en faveur du révisionnisme hongrois et par conséquent, contre l'intégrité territoriale des alliés de la France : la Roumanie, la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie.

Le comité franco-magyar lutte contre le principe ethnique, pour une cause dont le triomphe entraînerait un nouvel esclavage pour les Roumains, les Slovaques et les Yougoslaves, esclavage auquel ils ont réussi à échapper en 1918.

Nous autres, Roumains, nous connaissons une seule France, celle qui a combattu pour la liberté, la lumière et le progrès, et nous refusons de croire qu'il pourrait exister une autre France, celle de l'obscurité, qui soutienne l'impérialisme cynique des féodaux hongrois, habitués au travail d'autrui.

Cette Hongrie des féodaux travaille depuis des années, par la corruption, et par le mensonge, à préparer moralement le terrain pour une nouvelle guerre et notamment une guerre qui enfermerait dans la vaste prison

de la „Hongrie millénaire“, les peuples libérés par le traité de Versailles.

Ses adeptes des différents pays européens n'exposent pas des opinions personnelles bien étudiées, mais s'approprient purement et simplement, sans plus approfondir, le matériel archiconnu de la propagande révisionniste hongroise, matériel envoyé tout fait de Budapest. Ils le copient, et dans le meilleur cas, le transcrivent.

Nous autres Roumains, nous avons pensé et nous pensons toujours, que la justice de notre cause est évidente, car il est naturel qu'une nation qui a lutté pendant des siècles pour sa liberté, arrive enfin à réaliser son unité nationale, formant un seul état avec ses frères de sang. Par conséquent, nous n'avons pas senti le besoin d'une propagande insistante faite au jour le jour à l'étranger, comme celle que font les Hongrois.

C'était peut-être une erreur, car l'opinion publique mondiale, désireuse de connaître la situation en Europe Centrale, ne trouve aujourd'hui que de la littérature révisionniste hongroise.

Mais cette opinion publique devra apprendre que l'excès de propagande de la Hongrie cache des dessous assez suspects.

„La Justice pour la Hongrie“ — telle est la devise des révisionnistes magyars. Nous nous considérons aussi parmi les amis de la justice. Seulement, entre la notion de la justice

et la „justice magyare“, telle qu'on la comprend à Budapest, il y a un abîme.

Pour que le monde voie combien cet abîme est profond, j'ai écrit cette série de chapitres réunis en un volume et destinés à l'opinion publique de France, que nous ne confondons point, encore une fois, et que personne en Roumanie ne confond avec les Français qui entretiennent des relations avec le Ministère des Affaires Etrangères de Budapest.

Les fantasmagories d'un comte français, transformé en propagandiste magyar

L'opinion publique roumaine a été péniblement impressionnée par le fait que, ces derniers temps, non seulement les Hongrois, mais aussi quelques Français ont commencé à militer en faveur de l'idéal révisionniste et contre les amis naturels de la France, les Etats de la Petite Entente.

Un monsieur qui signe „Comte H. Le Conte“ et qui s'intitule „Président de la commission franco-magyare“ (?) a envoyé au journal catholique „Nemzeti Ujság“ de Budapest, un article d'une violence inusitée qui a paru en éditorial dans le numéro du 11 juin de ce journal. M. H. Le Conte, attaque violemment et sans aucune raison, les alliés de la France dans le Bassin du Danube et joue au propagandiste magyar avec un enthousiasme qui rivalise avec celui des authentiques descendants d'Arpad.

Que dit M. Le Conte dans ce fulminant article qu'il a tenu absolument à faire paraître dans un journal de Budapest ? Il réédite les mots d'ordre archiconnus de la propagande magyare et incite les Hongrois à persévérer dans leur attitude hostile à l'égard de leurs voisins.

„Les dirigeants de la Petite Entente — dit entre autres M. H. Le Conte — se sont réunis récemment à Bucarest pour y exprimer une fois de plus leur désir de paix et... se préparer à une nouvelle guerre“.

„N'est-il pas suspect — dit l'auteur plus loin — que ce soit précisément eux qui parlent de paix, eux qui ont comme compagnon la Serbie, responsable avec la Russie du déclenchement de la grande guerre et qui représente encore aujourd'hui le plus grand danger de guerre en Europe ? Les traités de paix ont jeté plus de 20 millions d'hommes dans le plus sombre des esclavages, ont cédé le Bassin du Danube à l'exploitation slave, ont assassiné l'Autriche et ont dépecé la Hongrie millénaire transformée en un petit Etat. A Bucarest a été célébré l'anniversaire du mensonge qui dure depuis 16 ans, du mensonge qui a doublé le territoire des bénéficiaires. Depuis 16 ans la Justice s'est tue ; elle a été étranglée à l'aide des milliards qui ont été jetés dans la balance. Mais les Français ne sont pas si stupides et personne ne pourra abuser de leur crédulité par des déclarations comme celles qui ont été faites à Bucarest“.

Et M. Le Conte conclut comme suit :

„Quelques personnalités indépendantes et courageuses ont formé à Paris un groupe dont le but est de faire connaître aux Français le problème danubien. L'histoire nous apprend que les Tchèques ont lutté contre la

France et que ce n'est qu'au dernier moment qu'ils se sont rangés, en les flattant, du côté des vainqueurs, tout comme les Roumains qui ont conclu une paix séparée. Mais c'est en vain qu'ils oppriment les peuples annexés. Des moments très durs viendront pour les complices qui se sont alliés pour défendre la proie à laquelle ils n'ont aucun droit. C'est à vous, Hongrois de partout, que je m'adresse ! Conservez votre courage et votre foi dans votre pays millénaire, car justice vous sera rendue !“.

*

La première — et aussi la dernière — impression que produit un tel article signé par un Français, ne peut être que lamentable. Hous n'avons pas besoin de le qualifier. Il se qualifie seul comme se qualifient seules des affirmations telles que celle d'après laquelle la responsabilité du déclenchement de la guerre retombe sur la petite Serbie d'hier qui, tout le monde le sait, n'a pas déclaré la guerre, mais se l'est vu déclarer par les amis actuels de M. Le Conte.

M. H. Le Conte qui — tout le démontre — n'a guère consulté les cartes ethnographiques de l'Europe Centrale, croit dur comme fer à l'injustice des traités de Paris. Il ignore que le traité de Trianon, par exemple, a rendu la liberté aux nationalités opprimées par l'ancienne monarchie austro-hongroise et il demande, en conséquence, la révision des

traités au détriment des alliés d'hier et d'aujourd'hui de la France, oubliant que de la sorte il frappe indirectement sa propre Patrie, alliée de la Petite Entente.

L'ignorance qu'il affiche dépasse toutes les bornes. M. Le Conte ne sait pas ou ne veut pas savoir que les Tchèques, par exemple, ne sont pas des „alliés de la dernière heure“. Il ignore ce que sait tout écolier, que les Tchèques ont toujours manifesté leur désir de reconquérir la liberté qui leur avait été enlevée et que dès les premiers jours de la guerre — en dépit des gibets dressés par les amis chers au coeur de M. Le Conte — ils ont refusé de lutter contre la France et ses alliés et qu'ils se sont enrôlés dans les armées alliées pour lutter contre leurs oppresseurs.

Le rôle de la Roumanie dans la grande guerre a été justement apprécié par les auteurs militaires français. Elle a sacrifié 800.000 vies humaines à la cause de la victoire et c'est grâce à elle que la situation des alliés est devenue moins difficile sur le front occidental. L'importance des victoires roumaines sur les armées allemandes : Marasehti, Oituz, etc. a été reconnue par les commandants des armées allemandes eux-mêmes. En ce qui concerne les Roumains de Transylvanie, ex-citoyens hongrois, ils ont procédé exactement comme les Tchèques, les Serbes et les Slovaques de l'ancienne Autriche-Hongrie. Ils n'ont voulu lutter ni contre la France, ni contre la

Roumanie, ni contre les autres alliés dont ils attendaient leur délivrance, mais ont formé en France, en Italie et en Russie des „Corps de volontaires“, dans leur désir de contribuer, eux aussi, à la victoire des alliés.

M. Le Conte, parlant des efforts des Chefs d'Etat de la Petite Entente réunis à Bucarest en vue de maintenir le statu quo, dit que ces efforts constituent „la préparation d'une nouvelle guerre“. Nous demandons à M. Le Conte: Croit-il que les intérêts de la France soient opposés au statu quo? Ou estime-t-il que les Français doivent admettre les thèses révisionnistes des vaincus en cédant, par exemple, l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne? Quelqu'enflammé magyarophile que soit M. Le Conte, nous ne croyons pas qu'il aurait le courage de soutenir un tel point de vue. Eh bien! Si la France ne veut pas — et elle ne doit pas le vouloir — céder l'Alsace-Lorraine, la Roumanie ne veut pas — et ne doit pas vouloir — céder aux Hongrois son Alsace-Lorraine, la Transylvanie, peuplée en grande majorité de Roumains. Et la Tchécoslovaquie, et la Yougoslavie ne peuvent renoncer à la Slovaquie ni à la Croatie pour le simple motif que les peuples délivrés refusent de retourner dans le „paradis“ des féodaux hongrois qui ont fait perdre la tête à M. Le Conte

Si M. Le Conte avait eu le bon sens de s'informer avant d'écrire, il aurait appris que l'Autriche-Hongrie s'est désagrégée par le tri-

omphe du principe de l'autodétermination des peuples qui ont brisé leurs chaînes et il n'aurait pas adopté une thèse aussi peu solide que celle affichée dans les colonnes du „Nemzeti Ujság“ de Budapest.

En ce qui nous concerne, nous fournirons aux Français qui se seraient laissé induire en erreur par la propagande révisionniste magyare une série de détails sur les problèmes ci-dessus afin qu'ils se rendent compte de l'erreur qu'ils commettent en s'exposant, pour les Hongrois militant contre nous, avec tant de légèreté.

Et il est inutile de dire que, quelle que soit l'activité de ces Messieurs, ils ne pourront jamais ébranler les liens qui ont toujours existé et qui existeront toujours entre la France et la Roumanie.

Les Magyars „francophiles“ et les Roumains de Transylvanie

En lisant la prose des quelques publicistes français qui se sont laissés induire en erreur par la propagande magyare, on pourrait croire que les Hongrois ont toujours été d'une indéfectible francophilie, même pendant la grande guerre, et que ce ne sont que les circonstances seules qui ont pu les pousser dans le camp allemand. Et devant cette francophilie évidente et au-dessus de tout soupçon (?) des Hongrois, „les Roumains, les Tchécoslovaques et les Yougoslaves ne se sont rangés aux côtés de l'Entente qu'à la dernière minute“ (voir l'article de M. H. Le Conte dans le „Nemzeti Ujság“ de Budapest). De la sorte l'indigne Petite Entente pourrait être abandonnée n'importe quand et remplacée par ce modèle de loyauté et de francophilie qu'est la Hongrie „mutilée“.

Que d'ignorance voulue et que de mauvaise foi dans de telles affirmations !

Que de témérité dans cet affront fait au plus élémentaire bon sens et aux vérités les plus évidentes. Car les enfants eux-mêmes savent que la Hongrie est aujourd'hui encore — tout comme elle l'a été hier — engagée

corps et âme aux côtés des ennemis à mort de la France et de la Petite Entente.

La vérité est que, avant et pendant la guerre, les Hongrois qui aujourd'hui s'intitulent „francophiles“ (et ceci seulement en France, car chez eux, en Hongrie, ils prennent une attitude diamétralement opposée) ont toujours dénigré systématiquement tout ce qui était français.

Nous en demandons pardon à nos lecteurs, mais nous sommes obligés de reproduire ci-dessous, pour l'édification de M. H. le Conte et de ses semblables, quelques preuves de cette orientation, quelques perles de la mentalité hongroise et de la „francophilie“, telle qu'elle est comprise à Budapest.

Nous ne ferons pas de citations de la prose anonyme des journaux où paraissent tant d'articles écrits sur commande et qui bien souvent ne reflètent pas l'état d'esprit d'un peuple. Nous reproduirons l'avis de deux des écrivains hongrois les plus connus et que personne n'a pu contraindre à écrire ce qu'ils ont écrit. Et nous tenons à les reproduire pour que les publicistes français aient l'occasion de se rendre compte de la valeur de leurs amis actuels, pour l'amour desquels ils s'attaquent aux alliés de la France.

L'essayiste „*Ignotus*“ (*Veigelsberg Hugo*) le chef spirituel de la plus grande revue hongroise, „*Nyugat*“ de Budapest, a écrit dans

le feuilleton du quotidien „Vilag“ le 16 avril 1916 :

„La France est le pays de la régression sociale. La „liberté“ des Français est la liberté“ des malfaiteurs ; „l'indépendance“ française est l'indépendance des vagabonds. Lorsque la France tombera, ce ne sera pas la démocratie qui tombera, mais bien l'imbécillité. La vie est sérieuse. L'Allemand est le premier à le comprendre“.

Le prosateur magyar *Géza Laczko*, dans une étude parue dans la revue „Nyugat“ (p. 25, année 1915) voit ainsi l'âme française :

„Le paysan français ne donne rien gratuitement — pas même un verre d'eau. Cette avarice est la cause de tous les maux de la France. La complaisance française n'est pas issue d'une noblesse d'âme, ni d'une conviction. Elle n'est pas soeur de la bonté et si, toutefois, le Français rend un service à quelqu'un, c'est pour que l'obligé se trouve dans une situation d'infériorité. La complaisance aide l'art de paraître. Et ce but est visé aussi par la mode masculine française qui veut des hommes à monocle... Une autre caractéristique aussi est la „pose“ du Français. Et si nous rassemblons tous ces traits isolés en un ensemble, nous aurons le portrait de l'homme égoïste pour lequel l'argent, la situation sociale, la famille, l'amour et le mariage, etc., ne servent à rien d'autre qu'à l'élévation de

sa propre personne au-dessus de celle des autres“.

Nous pourrions continuer ces citations à l'infini, puisant dans les auteurs magyars transformés subitement en „francophiles“. Mais nous préférons nous arrêter.

Voyons plutôt ce que faisaient, tandis que les magyars „francophiles“ rendaient de la sorte hommage à la France éternelle, — non pas les Serbes et les Roumains — car tout le monde sait ce qu'ils faisaient — mais bien les Roumains, les Slovaques et les Serbes *citoyens hongrois* dont M. le Conte et ses acolytes prétendent qu'ils „ont été arrachés au sein de la mère patrie hongroise“ contrairement à leur volonté.

N'ayant aucune qualité pour parler au nom des Serbes, des Croates et des Slovaques, nous nous contenterons d'insister sur l'attitude des Roumains citoyens hongrois et notamment de ceux qui, sur les champs de bataille, ont été en contact avec les armées françaises.

On sait que, en leur grande majorité ils ont refusé de lutter contre la France et que, passant dans l'autre camp, c'est-à-dire dans le camp de ceux dont ils attendaient la délivrance, ils ont tourné leurs armes contre leurs oppresseurs que M. Le Conte et ses amis aiment tant et avec tant de désintéressement.

De la sorte, ces Roumains qui s'intitulent encore aujourd'hui „anciens volontaires“ ont

rompu tout lien avec l'Autriche-Hongrie. Ils ont rompu ces liens non pas après, mais avant l'armistice, alors que la guerre battait son plein et que personne ne pouvait exactement en prévoir la fin.

Les volontaires de France ont risqué ainsi de ne plus pouvoir rentrer chez eux car, en cas de victoire des Puissances Centrales, c'étaient le gibet et la confiscation de leurs fortunes qui les attendaient.

Nous n'exagérons donc pas quand nous disons que l'attitude de ces Roumains citoyens austro-hongrois, qui, tout en faisant partie des armées austro-hongroises, ont préféré adhérer à l'idéal irrédentiste de l'union avec leurs frères de Roumanie, a une importance capitale.

Ils ont été les précurseurs de la réunion de la Transylvanie à la Roumanie et ils ont eu le courage moral de se séparer, tête haute, de la „patrie magyare“, coupant tous les ponts avec un passé d'esclavage et fraternisant avec les aspirations séculaires des peuples luttant pour la liberté.

Il faut que nous disions quelques mots de ces volontaires roumains qui ont rejeté l'odieux uniforme austro-hongrois pour se vêtir du bleu immaculé des uniformes français.

Les volontaires roumains en France (1914—1918)

A Verdun, Saint Mihiel, dans le secteur italien, etc., les armées françaises ont eu des alliés également de l'autre côté du front.



Les quelques publicistes français qui soutiennent le révisionnisme hongrois, ignorent volontairement le fait que les nations minoritaires de l'ancienne Hongrie ont lutté des siècles durant pour briser les chaînes de l'esclavage et se libérer de l'étreinte meurtrière de la „patrie hongroise“.

Cette tendance s'était manifestée par une série de révolutions sanglantes — la dernière a été celle de 1848 — et par la formation des „Troupes de volontaires roumains“, composées de citoyens de nationalité roumaine de l'ancienne Hongrie.

Ce chapitre mérite d'être traité d'une façon détaillée, car de pareils corps de volontaires s'étaient formés — ainsi que nous l'avons mentionné ailleurs — également en Russie, en Italie et en France. Mais nous avons promis de ne nous occuper que des Roumains

de Hongrie qui ont été en contact avec les armées françaises.

I

Beaucoup de personnes se demanderont, perplexes, de quelle manière ont pu arriver jusqu'en France les Roumains de la Transylvanie asservie par les Hongrois ? Nous allons l'expliquer.

Les premiers volontaires ont été recrutés, en France, parmi ceux qui étaient tombés, au début de la guerre (1914—1915), en captivité chez les Serbes. Nous savons que l'admirable armée du Roi Pierre a été forcée de se retirer sur tout le front. Les prisonniers capturés par les Serbes ont été en grande partie transportés en France. Plusieurs d'entre eux, de nationalité serbe, croate, tchèque, slovaque, roumaine, se sont organisés à part, et ont demandé à être reçus dans l'armée française, dans laquelle ils ont fait leur service militaire en toute règle. Ils ont eu le temps de s'approprier la langue française, devenant de véritables fils adoptifs de ce pays.

La seconde catégorie est celle des Roumains de Transylvanie tombés en captivité chez les Français sur le front italien et transportés en France où ils se sont organisés en légion.

Après l'entrée de la Roumanie en guerre, le groupe des volontaires roumains s'est accru

d'une manière considérable, pour des motifs faciles à concevoir.

Dans la deuxième phase de la guerre, l'Autriche-Hongrie aussi a envoyé des troupes sur le front occidental, belge et français. De nombreux Roumains transylvains tombés captifs au cours des batailles sur ce front, se sont engagés également dans les légions des volontaires. Ceci est la troisième catégorie de volontaires roumains en France.

II

Quelle a été la conduite de ces Roumains à leur arrivée en France ? Se sont-ils comportés en simples prisonniers de guerre, joyeux d'avoir échappé au danger de mort ? Non, ils ont demandé à être enrôlés dans l'armée française, à être envoyés sur le front, désirant apporter eux aussi leur contribution à la délivrance, rêvée depuis des siècles, de la Transylvanie opprimée par les Hongrois.

L'histoire de chaque volontaire est tout un roman ; celle des volontaires roumains en France, réunirait en un bouquet des milliers d'aspirations individuelles. Mais ce qui les caractérise tous a été le désir ardent d'agir aux côtés de la France, car ils savaient que le sort de leur peuple était en étroite relation avec la défaite ou la victoire de la France.

Citons comme exemple un cas parmi tant d'autres — celui du volontaire roumain, le

- sergent Théophile Morarou. Envoyé du front italien sur le front français, à Verdun, il a pris le soin de passer du côté de l'armée française avec toutes les informations stratégiques nécessaires. Arrivé aux avant-postes français, Morarou cherche tout d'abord un
- interprète qui connaisse le roumain et, grâce à ses informations, on obtient, en juillet 1916, une brillante victoire française dans la forêt de Douaumont.

Voici comment un écrivain roumain décrit les événements qui ont suivi :

„Ce succès a provoqué un grand enthousiasme parmi les troupes françaises. Leurs réserves, qui n'ont même pas dû intervenir dans la lutte, étant donné que le succès a été obtenu par les premières troupes envoyées à l'attaque, entourent Morarou et lui font une ovation enthousiaste. Comme un courant électrique, la nouvelle de la prouesse du soldat roumain se répand parmi les unités françaises du secteur. Il est entouré avec sympathie et un cri délirant s'élève : „Vive la Roumanie !“

Ses camarades français comblent notre brave de cadeaux, Chacun veut prouver ses sentiments envers les Roumains. Un capitaine détache sa montre-bracelet — seul objet de valeur qu'il avait sur lui — et la donne à Morarou. En effet, le soldat roumain avait rendu un grand service. Grâce à ses informations l'armée française a pu reprendre des terrains pour lesquels les belligérants avaient

perdu des dizaines de milliers d'hommes. L'importance des services rendus par Morarou à l'armée française, à différentes occasions, ressort aussi des décorations qui lui ont été accordées :

La médaille militaire (décret No. 3511 du 6 juillet 1917).

La croix de guerre avec palmes, avec citation à l'ordre du jour de l'armée française (No. 2512).

La médaille d'honneur d'argent avec glaives (31 mars 1920). Décret signé : P. Deschanel et A. Millerand.

M. le général Claudel, commandant provisoire de l'armée du Danube, dit dans la citation du 20 août 1919, à l'ordre du jour de l'armée, que Théophile Morarou „s'est distingué dans toutes les actions auxquelles il a pris part au cours de la campagne (1916—1918) par un courage, une bravoure et une manière de servir dignes d'éloges“.

III

Les relations entre les volontaires roumains et leurs camarades français étaient des plus cordiales. Aussi le contact avec l'admirable population française restera-t-il profondément gravé dans le souvenir de ces Roumains transylvains, anciens citoyens hongrois.

Ils n'oublieront jamais l'émotion qui les a saisis et l'enthousiasme qu'ils ressentaient

au moment de revêtir pour la première fois l'uniforme français et de prêter serment à la République française.

Et lorsque la victoire a mis fin au grand massacre, combien de larmes de joie ont été versées en ce jour de l'armistice, lorsque la France entière a donné libre cours à sa joie. Ce jour-là, les volontaires transylvains ont compris que leur instinct de bons Roumains les a pas trompés, qu'ils avaient choisi le bon chemin et pourraient bientôt retourner en cet Ardéal, qui leur appartenait désormais, non seulement de fait, mais de droit.

Enfin, en été 1919, des trains sans fin — pavoisés de drapeaux français et roumains — ont conduit les volontaires roumains à Marseille et à Toulon. Ensuite, des vapeurs les ont transportés dans la Roumanie, qui avait encore besoin de leurs bras, car la Hongrie tenait à continuer la guerre.

Ainsi, les Roumains transylvains qui avaient commencé la guerre en uniforme austro-hongrois l'ont continuée en uniforme français et l'ont terminée en uniforme de l'armée roumaine.

Ceux qui ont vécu les temps glorieux d'il y a vingt ans et qui ont porté avec orgueil l'uniforme de l'armée française, revivent souvent en imagination, les événements de cette époque.

Ils se souviennent avec amour des jours

passés en France et sont certains que là aussi il y a des camarades qui ne les ont pas oubliés. Car ces Roumains, bien que venus d'une armée ennemie, se sont avérés du premier instant les alliés spirituels de la France et les citoyens de la Grande Roumanie, encore inexistante alors, mais dans la réalisation de laquelle ils avaient une foi inébranlable.

Ces souvenirs et sentiments sont toujours cultivés avec soin dans les cercles des volontaires roumains de France, qui savent réduire à leur véritable valeur l'activité anti-patriotique de quelques égarés qui, — afin de faire plaisir aux ennemis communs d'hier et de demain — dénigrent les Roumains qui n'ont commis d'autre faute que celle de vouloir garder ce qu'ils ont gagné par tant de sacrifices dans la grande guerre : les territoires habités par leurs frères libérés de l'esclavage hongrois.

La population de Transylvanie il y a mille ans

Les quelques publicistes magyarophiles de France, diront peut-être, qu'aussi beau que soit tout ce qui se dit au sujet des sacrifices de la Roumanie au temps de la grande guerre et au sujet de l'héroïsme des volontaires roumains de Transylvanie, tout ceci appartient au passé. Ce qui nous intéresse aujourd'hui, ce sont les réalités actuelles.

„La mutilation d'un pays d'âge millénaire comme la Hongrie est une injustice. L'ancienne Hongrie représentait une unité parfaite. Son démembrement a signifié l'arrachement du sein de la patrie hongroise d'une partie de la population, sans même la consulter. Une révision s'impose donc d'urgence : ceux qui s'y opposent et refusent de rétrocéder les territoires occupés sans aucun droit, sont contre la paix. Si la Petite Entente désire la paix, elle doit éviter tout ce qui pourrait mener à une nouvelle guerre. La Hongrie a été dans le passé le défenseur de la chrétienté, et il est absurde qu'à Trianon, une grande partie de son territoire lui ait été pris, lui infligeant ainsi un châtement immérité“.

C'est ainsi que parlent les propagandistes

magyarophiles, qui, de bonne ou de mauvaise foi, intéressés ou désintéressés, acceptent de soutenir le révisionnisme hongrois.

Nous allons analyser patiemment ces affirmations pour que le lecteur puisse se faire une opinion exacte dans la question du révisionnisme roumain. Dans ce but, nous rechercherons en toute objectivité si la thèse antirévionniste roumaine se base sur des arguments „sentimentaux“ ainsi que l'affirment les propagandistes magyarophiles, ou s'ils se basent sur des réalités et des vérités faciles à contrôler pour tout homme honnête et de bonne foi.

Une controverse initiale est celle du passé historique, et surtout de la priorité en Transylvanie.

Les Hongrois soutiennent que les Roumains n'y habitaient pas encore au moment où ils ont envahi le pays, venant d'Asie.

Il est facile de comprendre pourquoi les Hongrois tiennent à déguiser la vérité historique sur la colonisation de la Dacie par l'empereur Trajan. Les réalités ethniques leur ont été toujours défavorables et faute de l'argument ethnique, l'état hongrois avait besoin de recourir à certains artifices. Si la science hongroise avait reconnu ouvertement que les Hongrois ont à leur désavantage, non seulement la situation ethnique mais aussi le passé historique, étant de simples intrus, la situation de

la propagande révisionniste hongroise serait encore plus difficile. C'est pour cette raison que les savants hongrois affirment, sans se laisser décourager par le ridicule, que les Roumains sont des intrus en Transylvanie, où ils auraient immigré après l'établissement des Hongrois en Europe.

Si nous comparons la carte de l'ancienne Dacie romaine avec celle de la Roumanie actuelle, nous verrons que les frontières — et en particulier celles de l'ouest — sont en grande partie identiques. Même les chroniqueurs hongrois — ayant à leur tête, „l'Anonymus regis notarius“, l'historiographe du roi Bela II, dans son grand ouvrage „Gesta Hungarorum“ — reconnaissent que les Roumains habitaient déjà la Transylvanie lorsque les Hongrois sont venus des plaines asiatiques et que des luttes sanglantes ont eu lieu entre les deux peuples, luttes qui se sont terminées par la victoire des envahisseurs.

Cet Anonymus — à cause duquel les révisionnistes se sont fait et se font beaucoup de souci — n'a pas été un simple écrivain, mais un haut personnage ecclésiastique occupant une haute fonction à la Cour Royale. 1).

1) „L'Anonyme était un homme de science. Dans l'histoire de la conquête de sa patrie, son récit, soigneusement élaboré, aussi bien du point de vue stratégique que du point de vue géographique, prouve la pénétration de sa critique, sa réflexion métho-

De la lecture de la chronique, il ressort combien est fausse la thèse plus récente des historiens hongrois qui prétendent que la Hongrie d'aujourd'hui n'aurait été habitée par personne lorsque les Hongrois sont venus d'Asie. „Anonymus“ prouve que le territoire a été habité par différentes peuplades pacifiques, que les Hongrois belliqueux n'ont pu subjuguier qu'après des combats sanglants.

Dans les chapitres XXIV, XXV, XXVI, etc., Anonymus décrit d'une façon détaillée les Roumains de Transylvanie, conduits par le prince Gelu, ainsi que les combats avec ces Roumains.

Les „Savants“ hongrois — obligés de s'orienter non pas d'après la vérité historique mais d'après les nécessités de la propagande hongroise — ne s'arrêtent pas devant de pareils „obstacles peu sérieux“.

Ils ont décrété purement et simplement, que leur grand chroniqueur „a menti“, ou dans le meilleur cas, „a fait erreur“ lorsqu'il a soutenu qu'au moment de l'invasion hongroise en Europe, les Roumains existaient déjà.

Le système — nous ne pouvons le nier —

dique, et la profondeur de ses connaissances“.

Telles sont les appréciations de M. Balint Homan, ministre des Cultes de Hongrie, publiées dans „La première période de l'historiographie hongroise“ parue dans la „Revue des études hongroises“ III v. 1925, page 762.

est extrêmement ingénieux, mais il est vraiment dommage que personne, en dehors des savants révisionnistes — „patriotes“ d'abord, et, seulement après, savants — ne puisse l'adopter dans le monde scientifique.

Pourquoi ? C'est très simple : la science sérieuse n'admet pas la „pia fraudas“ des faux et des mystifications, seraient-ils même „patriotiques“.

Nous analyserons la thèse révisionniste hongroise sous d'autres aspects.

Une „mission historique“ curieuse

Les propagandistes philomagyars ont l'habitude d'insister sur la „mission historique“ de la Hongrie, sur les services rendus à l'Europe surtout pendant les guerres avec les Turcs, sur le rôle culturel qu'a joué le peuple hongrois en entrant en contact avec tant de peuples „inférieurs“.

Nous devons, en tout premier lieu, rappeler ici qu'il y a mille ans et plus, les Hongrois ne sont pas venus d'Asie, envahir l'Europe au nom de „la culture et de la civilisation“ ni au nom d'une „mission historique“ quelconque. Peuple guerrier et nomade, les anciens Hongrois vivaient de la chasse et des bénéfices de la guerre. A leur venue, l'Europe a vécu des jours d'un effroi similaire à celui ressenti lors de l'invasion d'Attila. Leurs instincts de barbares les ont mis, dès le début, en conflit avec les intérêts de tout le continent. Leur premier roi, Etienne, a compris que s'ils ne voulaient pas disparaître par destruction, les Hongrois devaient adopter le christianisme et en finir avec la vie d'aventures caractéristique des nomades. D'une main de fer, il a calmé les élans de ce peuple et a noyé toute opposition dans le sang. Grâce à ce sage roi, les Hongrois ont subi des transformations ra-

dicales. De horde barbare, ils sont devenus un peuple européen acceptant, ne fut ce que pour la forme, le genre de vie des peuples voisins.

Mais qui étaient ces voisins ? Des Tchèques, des Slovènes, des Allemands et, bien entendu, des Roumains. Ce sont eux qui ont été les maîtres naturels des Hongrois. C'est d'eux que ceux-ci ont appris des occupations pacifiques, la façon de gagner leur vie par le travail et non par le vol du fruit du travail des autres. Ainsi donc en ce qui concerne la culture, la religion et les occupations, ce sont les Hongrois qui ont dû tout emprunter à leurs voisins.

En ce qui concerne le rôle des Hongrois dans les luttes médiévales contre les Turcs, la thèse des propagandistes philo-hongrois est des plus exagérée.

Personne ne conteste que les Hongrois aient lutté contre les Turcs, mais — et tout le monde le sait — tous les peuples chrétiens ont fait de même.

Où est-ce que par hasard *Jean Sobieski*, *Eugène de Savoie*, et tant d'autres héros de la chrétienté étaient des descendants d'Arpad ?

Avant d'en arriver aux frontières hongroises, l'invasion turque a dû commencer par se heurter aux frontières roumaines. Et les Roumains, plus que les Hongrois, ont supporté le poids de la lutte contre les Turcs.

Ils ont lutté sans cesse, et leur gloire et leurs victoires ont été célébrées partout en Europe.

La victoire de *Mircea-le-Vieux* sur Bajazet, à Rovine, est inscrite en lettres d'or dans l'histoire ; et en parlant d'*Etienne-le-Grand*, les chroniqueurs disent qu'il a soutenu des dizaines de batailles contre les Turcs, n'en perdant que deux. Le Pape lui-même a reconnu ses mérites et l'a surnommé „le bouclier du Christ“.

Le Polonais Dlugosz a déclaré qu'*Etienne-le-Grand* „est le plus digne de se voir confier la direction et la maîtrise du monde et surtout l'honneur de commander en chef contre les Turcs puisque les autres rois et princes catholiques passent leur temps en paresse et en guerres civiles“.

Et les victoires de *Vlad Tzepes*, de *Michelle-Brave* et d'autres princes roumains ?

Pourrait-on prétendre qu'ils ne furent pas les défenseurs de la chrétienté ?

Si les propagandistes philomagyars se contentaient de soutenir purement et simplement que la Hongrie s'est efforcée de résister à l'invasion musulmane et qu'aux côtés des Roumains, des Serbes, des Polonais, etc., ils ont lutté à plusieurs reprises contre le Croissant, nous n'aurions rien à objecter.

Mais étant donné les tendances à falsifier l'histoire, nous avons le droit de rappeler à ces propagandistes certaines vérités désagréa-

bles qu'ils connaissent, mais qu'ils taisent, en se basant sur la soi-disant ignorance de l'étranger.

Oui. Il est vrai que *Huniade Corvin* et le *Roi Mathias* par exemple, tous deux Roumains d'origine, ont vaincu les Turcs, faisant rejailir leur gloire sur la Hongrie. Mais il est tout aussi vrai qu'au cours de l'histoire, les Hongrois n'ont pas été seulement les adversaires des Turcs, mais bien souvent leurs alliés contre les Chrétiens.

A ce sujet il suffira de rappeler les princes hongrois Jean Zapolya, Bocksay, Gabriel Bethlen, Emeric Tökölyi, etc., tous connus dans l'histoire comme alliés ou protégés du Croissant.

Voilà tout ce qui reste des exagérations des propagandistes philomagyars.

Mais il ne faut pas oublier non plus — fait que ces propagandistes n'aiment pas à se rappeler — qu'après la bataille de Mohacs en 1526, la Hongrie est devenue une province turque soumise à un pacha. La domination turque a duré 150 ans, et depuis lors, la Hongrie n'a été un pays souverain que sur le papier, puisqu'elle était dirigée par Vienne. L'armée, les finances, les affaires étrangères, les questions les plus importantes donc, dépendaient de l'Autriche.



Mais leur „récompense“ était d'avoir le

droit d'opprimer les nationalités qui n'ont jamais accepté la domination hongroise et se sont bien souvent révoltées contre elle.

La souveraineté de la Hongrie n'a été rétablie que par le traité de Trianon en 1918 qui a délivré les nationalités opprimées et a fixé les frontières de la Hongrie sur des bases ethniques.

Voilà à quoi se réduit la soi-disant „mission historique“ de la Grande Hongrie au nom de laquelle les propagandistes de Budapest prétendent se faire rétrocéder les peuples délivrés.

Mais, se demandera-t-on peut être, cette domination sur les autres peuples n'est-elle pas justifiée par une „supériorité culturelle“ sur ces nations voisines ?

Il est évident que le peuple hongrois a beaucoup de qualités, comme tout autre peuple, mais parler de la sorte de la culture d'emprunt d'une si petite nation, est évidemment très risqué. Et mettre les qualités culturelles hongroises au dessus des qualités de culture des races latines, germaniques ou slaves est d'une telle exagération que seuls les propagandistes philomagyars n'en mesurent pas le ridicule !

La douce „patrie magyare“

Personne n'ignore que le 1-er décembre 1918, les masses roumaines de la population de Transylvanie ont tenu une formidable réunion à Alba Iulia, au cours de laquelle ils ont décidé avec une impressionnante unanimité et une joie délirante, le rattachement pour toujours de la Transylvanie à la Roumanie. Malgré cela les propagandistes hongrois ont l'audace d'affirmer que les nations non-magyares ont été détachées de la „Patrie magyare“ sans avoir été consultées au préalable.

Il est superflu d'ajouter que l'affirmation des propagandistes hongrois — basée sur la naïve présomption que l'opinion publique du monde entier est ignorante en matière d'histoire, — équivaut à un défi et à une provocation.

Ils savent très bien que les nationalités de la Hongrie d'hier n'ont jamais accepté la domination magyare. Ayant conscience de leur nationalité distincte ainsi que de leur droit historique sur la terre qu'ils occupent, ces nationalités ne se sont pas pliées devant l'usurpateur hongrois, et n'ont jamais reconnu intérieurement, la domination de la force brutale qui les a asservies.

Les révolutions successives de 1437, 1514, 1784, 1848 et de 1918 sont un témoignage suffisant de l'existence, en Transylvanie, de l'esprit roumain — esprit opprimé, âme assoiffée de liberté.

„La patrie magyare“ ? Mais si l'ancienne Hongrie a véritablement été la patrie de tous et pour tous, pourquoi donc les Roumains n'ont-ils pas été admis pendant les siècles à la jouissance des droits politiques ? Pourquoi les Hongrois, les Saxons et les Sacui se sont-ils constitués en „Union des trois nations“, dirigée contre les Roumains ? L'alliance exclusive de ces trois nationalités privilégiées a formé tout le fond de la constitution politique et sociale en Transylvanie jusqu'en 1848. Comment expliquer cette inqualifiable conjuration des intrus contre la population ancestrale, qui formait en même temps l'immense majorité des habitants ?

Et le procès du Memorandum de 1894 ? N'a-t-il pas été prouvé au monde entier que les Hongrois refusaient aux Roumains toute liberté et qu'ils prétendaient les faire renoncer à leur conscience nationale ? Le procès ne s'est-il pas terminé par la condamnation des chefs roumains à des peines de prison, représentant un total de trente-deux ans et demi ?

Tout ce que l'Europe comptait de personnalités distinguées, impartiales et honnêtes a protesté contre les persécuteurs hongrois.

Georges Clémenceau a publié, le 12 Mai

1894, un article dans le journal „La Justice” dans lequel il a sévèrement condamné les tendances magyares de dénationaliser les descendants des colons de Trajan en Dacie ¹⁾).

Ernest Lavisse, Anatole Leroy-Beaulieu, Georges Patinot, Alfred Rambaud, Flourens, Picot, Henri Gaidoz, G. Garreau, Félix Leseur et autres ont démasqué la perfidie des dirigeants hongrois, qui s'érigeaient, à l'étranger, en apôtres de la liberté, et qui, chez eux, appliquaient des systèmes de colonisation africains aux minorités non-magyares.

Il reste bien entendu que non seulement en France mais dans le monde entier ces méthodes ont provoqué le même écho.

Le congrès international de la paix a été convoqué en 1907 à Budapest, et le comte Albert Apponyi, destructeur des écoles non-magyares, faisait partie de la commission d'organisation de ce congrès.

Voilà ce qu'a répondu l'illustre écrivain, *Léon Tolstoï*, à l'invitation qui lui a été envoyée : „*Un congrès de la paix n'a aucune valeur, quand, dans son sein, ses apôtres déclament en faveur de la paix, tandis que chez eux, à la maison, ils oppriment les peuples. Ce qui est encore plus triste, c'est le fait qu'à l'étranger le comte Apponyi ait la réputation d'un pacifiste, tandis qu'en Hongrie il ne re-*

1) G. Moroianu: Les luttes des Roumains Transylvains.

connaît même pas la qualité d'hommes aux non-magyars".

Voici le texte de la réponse donnée par le célèbre écrivain norvégien *Björnsterne Björnson* :

„Dans ma jeunesse, j'ai aimé et j'ai beaucoup admiré le peuple magyar. Mais plus tard, après que je l'ai eu étudié de plus près, et après que j'ai été convaincu des injustices qu'il commet à l'égard des autres nationalités qui cohabitent avec lui en Hongrie, j'ai commencé à détester son chauvinisme. Je suis certain qu'en dehors de la Hongrie, il n'y a plus personne qui n'ait les mêmes sentiments et, croyez-moi, ces injustices conduiront tôt ou tard la Hongrie à sa perte”...

La même attitude défavorable se manifestait en Italie envers les persécuteurs hongrois.

A l'occasion du congrès de la paix, tenu en 1891 à Rome, Menotti Garibaldi, fils de Giuseppe Garibaldi, a déclaré : „Mon père a sympathisé avec la cause des magyars et il les a soutenus. Mais les Hongrois ne sont pas dignes des sympathies de l'Italie parce qu'ils oppriment de la manière la plus barbare trois millions de nos frères”. On a décidé ensuite l'exclusion des Hongrois et des Allemands du congrès, et 20 mille personnes ont manifesté, à Rome, pour les Roumains opprimés.

En Angleterre, commençant avec lord *Edmund Fitzmaurice* et en terminant avec *Seton, Watson* et *Wickham Steed*, une réaction

énergique s'est dessinée contre les oppresseurs de la population roumaine.

Je pourrais continuer à l'infini pour montrer la réaction provoquée dans l'Europe entière par les Hongrois, qui, en qualité de nation dominante, ont fait preuve d'un esprit intolérant et incapable d'envisager la situation dans sa réalité.

Cet esprit exclusiviste est dû au fait que, par le passé, les Roumains de l'Ardéal qui n'ont pas consenti à renier leur patrie et à se transformer en unité docile de l'impérialisme magyar, ont dû mourir „roués” comme le héros national Horia en 1784, et souffrir toutes les persécutions.

Telle a été „la douce patrie magyare” dont — affirment les propagandistes philo-magyars — les nationalités non magyares ont été détachées sans qu'elles soient consultées et même contre leur volonté ? !

La „liberté magyare“

Nous avons promis de montrer ce qu'ont été pour les Roumains de Transylvanie, les „bienfaits“ de la domination hongroise et comment la „patrie magyare“ avait entendu soutenir la culture et les institutions populaires roumaines de Transylvanie.

Dans les lignes qui suivent, nous présenterons quelques documents caractéristiques à ce sujet.

Après s'être infiltrés en Transylvanie, les Hongrois ont pris, dans les villes, des mesures contre la population autochtone. Par exemple :

„Anno 1771, die 19 mensis Iulii. In congregatione Totius Universitatis Nobilium Oppidi Thorda.

CONCLUSIUM

„Discutant les rapports des divers orateurs, nous décidons que tout habitant ou toute veuve de la ville seront obligés de chasser dans les 8 jours tous les Roumains se trouvant sur leurs terres et, si les Roumains ne se soumettent pas, qu'il soit recouru à la force“.

„Dans le cas où un habitant ou une veuve

seraient impuissants à chasser les Roumains par la force, l'officier de la ville sera obligé d'intervenir et de leur prêter concours armé. Le citoyen ou la veuve qui n'accompliront pas notre ordre seront punis, sans droit d'appel, d'une amende allant jusqu'à 17 florins. L'officier de la ville devra surveiller cette opération". (Suivent les signatures).

Au cours de la même assemblée il a encore été décidé :

„Aucun habitant de Thorda n'accordera aux Roumains ni maison, ni terrain à bâtir, ni terrain extérieur et ne leur louera aucune habitation. Si pourtant une maison ou un terrain à bâtir étaient vendus à un Roumain avec droit d'héritage ou à tout autre titre, l'immeuble sera confisqué au bénéfice de la ville et l'exécuteur de l'arrêt devra procéder à l'expulsion de ce Roumain hors de la ville. Et s'il se trouvait parmi nous un Hongrois pour ne pas respecter cet ordre, il sera puni mox et defacto de 24 florins et en cas de récidive sera proclamé publiquement comme sans honneur et disqualifié" (Suivent les signatures).

Voilà donc la „proverbiale“ tolérance hongroise envers les autres nationalités, ainsi que la „culture supérieure“ pratiquée dans l'Etat magyar.

Pour que les villes restassent le monopole exclusif des Hongrois, associés aux Saxons, on alla même jusqu'à défendre aux Roumains d'y bâtir des églises.

Dans l'ouvrage publié en 1888, par Elek Jakob, membre de l'Académie Hongroise et intitulé „L'Histoire de Cluj” nous lisons vol. III, page 450 les lignes suivantes :

„En ce qui concerne la demande de Ionati Mavrodin et Ioan Constantin, introduite le 31 mars 1789, de leur permettre de bâtir une église roumaine à Cluj, le Conseil des Jurés de la Ville de Cluj a décidé ce qui suit: „Si nous permettons la construction d'une église roumaine à Cluj, nous laisserons le chemin libre à l'afflux et à l'accroissement de la population roumaine de cette population de voleurs dans notre ville. Nous élevons une protestation solennelle contre le projet d'érection d'une église roumaine à Cluj, et déclarons que, même à l'avenir, nous n'admettrons sous aucun prétexte l'établissement d'une telle église dans l'enceinte de la ville. En d'autres termes la construction de temples roumains dans des villes de l'Ardéal, peuplées par des Roumains, a été interdite sous prétexte que les Roumains représentaient une nation de voleurs“.



Voici l'attitude des Hongrois envers le théâtre roumain :

En 1913, lorsque la troupe théâtrale Victor Antonesco, a projeté une tournée en Transylvanie, le journal „Esti Lap” de Cluj a écrit les lignes suivantes :

„Une troupe théâtrale roumaine vient en tournée en Ardéal. Cette bande de vauriens vient uniquement dans le but d'attiser les passions des Roumains irrédentistes. S'il était question d'art véritable c'est à Budapest qu'ils iraient se produire (!?). Notre gouvernement ne voit-il pas le danger de cette tournée? C'est à peine si le Théâtre magyar peut se maintenir en Ardéal. Serons-nous forcés d'assister maintenant au triomphe des artistes roumains?”.

En d'autres termes, le journal magyar conteste aux Roumains de Transylvanie le droit d'assister à des représentations du théâtre roumain.

BCU Cluj / Central University Library Cluj



Le régime scolaire secondaire manifestait à l'égard des Roumains la même hostilité. L'article 58 du règlement du lycée d'Etat de Sibiu, entré en vigueur au cours de l'année 1907, prévoit ce qui suit :

„Etant donné que l'enseignement s'effectue en langue magyare, les élèves de langue étrangère devront, pour pouvoir le suivre, s'astreindre à un exercice continu de la langue hongroise pendant toute la durée de l'année scolaire, à l'école comme dans les camps de jeux. Il faut pour cela qu'ils ne parlent que le magyar”.



A l'Université de Cluj, le recteur Stefan Apathy, a interdit aux étudiants roumains de

parler leur langue. Voici à ce propos une citation concluante extraite du journal „Ujság“ de Cluj, à la date du 11 octobre 1913 :

„Jusqu'à ces temps derniers, on n'entendait pas trop parler le roumain à Cluj. Dans les endroits publics, on ne parlait cette langue qu'à voix basse. Il est vrai qu'il n'était pas trop recommandable d'user de cette langue, car ceux qui osaient le faire étaient punis par une attitude pleine de mépris de la part du public. Aujourd'hui, on parle le roumain de plus en plus ostensiblement, comme si les Roumains n'habitaient pas la terre hongroise. C'est en vain que l'ordonnance du professeur Stefan Apathy a été collée sur les murs, où elle reste couverte par la poussière de l'oubli. C'est en vain qu'en sa qualité de recteur il a interdit de parler cette langue dans l'enceinte de l'Université“.

...Mais il nous est impossible de citer toutes les persécutions encourues par les Roumains de Transylvanie. Les écoles étaient systématiquement persécutées, et presque supprimées par la loi scolaire du comte Apponyi. La liberté politique était devenue de plus en plus inexistante, et les élections législatives étaient systématiquement rougies par le sang des pauvres paysans roumains dont le seul crime était leur refus de voter pour les députés hongrois.

Mais tout cela n'était encore pas suffisant.

Voyant que l'extermination des Roumains

n'avancait que trop lentement, les Hongrois mirent sur pied des plans d'anéantissement méthodique des éléments roumains de Transylvanie. (Voir le mémoire du comte Bethlen reproduit dans la „Revue de Transylvanie” Cluj No. novembre-décembre 1934).

En 1891 M. Joseph Sandor, secrétaire général de la société „Emke”, envoya, le 17 février, un mémoire au gouvernement de Budapest en préconisant „l'agrandissement des îlots de population hongroise en Transylvanie, jusqu'au moment où le fleuve ethnique magyar de la puchta hongroise confluera avec le fleuve ethnique des „secui”. „Il faut diriger peu à peu vers l'ouest, poursuit M. Sandor, le peuple „secui”, qui habite les plaines de la Transylvanie et les monts de Bihor, jusqu'à ce que soit réalisée une masse ethnique compacte et unie avec la puchta hongroise”.



Voici également le plan du prêtre *Iosif Meisel*, paru le 29 janvier 1918 dans le journal „Ujság” de Cluj, et qui donne une idée du sort qui aurait attendu les Roumains en cas de victoire des puissances centrales :

„Il faut supprimer toutes les écoles roumaines, les écoles primaires, les lycées, les écoles professionnelles, etc. Que celui qui désire s'instruire le fasse en hongrois. Ce n'est qu'ainsi qu'il acquerra son droit de citoyen, Il faut fermer toutes les facultés de théologie roumaines. Pas un Roumain ne doit pouvoir

devenir prêtre, instituteur ou professeur dans les régions peuplées de magyars. Dans les régions habitées par les Roumains, on doit créer des jardins d'enfants avec des instituteurs hongrois, qui ne parleront que le hongrois. Celui qui ne voudra pas se soumettre à cette décision n'aura qu'à partir dans un délai de trois ans pour la Roumanie. La question roumaine n'est pas une question politique et sa surveillance incombe aux gendarmes".



Ce qui vient d'être exposé se passe de tout commentaire; les faits dépeignent avec une clarté suffisante la situation épouvantable des Roumains dans l'ancienne Hongrie. Le sort, heureusement, en a décidé autrement que les dirigeants magyars ne se l'étaient proposé. Les Roumains de Transylvanie n'ont pu être submergés, car la grande guerre a consacré le triomphe du droit et de la justice et le Traité de Trianon a rompu les chaînes de la servitude.

Combien de Hongrois y a-t-il dans le monde?

En lisant les brochures de propagande des révisionnistes hongrois et de leurs amis, on constate que la Hongrie n'a pas un seul voisin à l'égard duquel elle n'élève des prétentions territoriales. Sont visés en premier lieu les Yougoslaves, les Tchécoslavaques et les Roumains; quant aux prétentions territoriales vis-à-vis de l'Autriche (Burgenland) et de l'Italie (Fiume), elles sont laissées au second plan. Devant cet état de choses, on pourrait croire que le nombre des nationaux hongrois est immense et que le traité de Trianon a exercé une violence en diminuant le territoire de la Hongrie.

Mais la statistique dit tout le contraire. La Hongrie a été morcelée précisément en vertu du principe ethnique des nationalités. La population de l'ancienne Hongrie n'était même pas à moitié hongroise. Et même, autrefois, les Hongrois s'étaient toujours plaints que leur état manquait de base ethnique solide.

Après leur invasion, les Hongrois, venus d'Asie, se sont établis sur un territoire bien plus réduit que celui dont les frontières ont

été déterminées par le traité de Trianon. Mais si ce territoire est un des plus bigarrés au point de vue ethnique, Saint-Etienne, roi de Hongrie qui a baptisé le peuple hongrois, a affirmé lui-même plus d'une fois, pour atténuer l'intolérance innée de ses sujets que „n'est pas forcément puissant l'état qui s'appuie sur une seule nationalité et une seule religion“.

Le comte Etienne Széchenyi, l'un des fondateurs de la Hongrie moderne, a dit ce qui suit :

„Nous, Hongrois, nous sommes si peu nombreux que nous devrions grâcier même jusqu'aux parricides“.

Cette mentalité devait fatalement mener à une politique de dénationalisation des non-magyars, par tous les moyens, afin qu'ensuite ceux-ci se „magyarisent“.

Les écrivains hongrois, aveuglés par la psychologie malade du chauvinisme, rêvaient d'une Hongrie, peuplée uniquement de Hongrois. Le grand publiciste magyar *Eugen Rakosi* a écrit ce qui suit sur la mission du peuple hongrois :

„Le bassin colossal de la Hongrie est semblable au four des sorcières de Macbeth. Le bassin hongrois, peuplé à ses rebords de différentes nationalités forme au centre un noyau inexpugnable d'éléments magyars. La providence a veillé sur cette chaudière, en y jetant pendant des siècles des Tartares, des

Turcs, des Allemands, des Serbes, des Valaques, des Juifs et tout ce que le monde connaît comme nationalités. Et ce qui tombe dans cette chaudière bout, se transforme et alimente la force magyare. C'est là la force de la race hongroise. Cette mixture fait que les femmes magyares sont les plus intrépides, — car si pendant le bouillonnement tous les péchés inhérents à ces races se sont évaporés, leurs vertus ont fondu ensemble pour former un seul bloc magyar“. („Budapesti Hirlap“, 1915 No. 76).

Tel a été l'idéal national de la majorité des Hongrois avant la guerre. Mais les minorités nationales de l'ancienne Hongrie n'ont pas aspiré à la gloire, plus que douteuse, de devenir une „mixture“ dans les chaudières des „sorcières“ de Budapest. Le Traité de Trianon leur a rendu la liberté.

Il ne faut pas croire toutefois que la douche froide, infligée par l'histoire, aura rappelé à la réalité les chefs spirituels de la Hongrie d'aujourd'hui. Nous citerons comme preuve l'article du député hongrois Nandor Urmanczy, paru dans le „Pesti Hirlap“ du 23 Novembre 1932, d'où il ressort que les hongrois sont restés les mêmes fantaisistes et les mêmes chauvinistes, qu'ils ont été par le passé. Voilà ce qu'écrit M. Urmanczy :

„15 millions de Magyars vivent de par le monde. Selon toutes probabilités leur nombre est bien plus grand... Mais, jusqu'à ce

que nous puissions compléter les données que nous avons à notre disposition, nous devons nous contenter même de ce chiffre... Il représente à peine la moitié des 30 millions de Magyars d'Eugen Rakosi. Mais ça ne fait rien : nous aurons aussi l'autre moitié !"

„Si les Habsbourg avaient été magyars, ils auraient eu leur résidence permanente à Buda, ils auraient défendu les intérêts hongrois, et notre nation aurait compté aujourd'hui 30 millions de ressortissants. Les Non-magyars, qui se sont à travers des siècles implantés (!) dans notre pays se seraient assimilés, et la langue hongroise serait aujourd'hui la langue internationale de conversation dans l'Orient et les Balkans“.

„Nous avons 8 millions de Hongrois dans la Hongrie mutilée, 3 millions et demi (!) sous les dominations valaque, serbe et tchèque, et encore une fois trois millions et demi (!) en Amérique, Afrique, Asie, etc.“

„Notre devoir est de lutter pour l'union de tous les Magyars. Il faut rassembler ces 15 millions en un seul peuple“.

„En premier lieu il faut délivrer nos frères des territoires provisoirement occupés“.

„Ensuite nous devons nous débarrasser des parasites ! Que les misérables soient exterminés sur notre terre magyare ! Qu'à la place de ces gens sans foi, et sans reconnaissance, de ces ennemis, reviennent dans la patrie nos frères, forcés aujourd'hui de rester à l'étran-



ger : en Amérique, en Asie, dans les îles et dans les forêts séculaires !“

Que tous reviennent dans la Hongrie reconstituée, qui leur donnera un meilleur pain, un ciel plus beau, — car ce sera leur patrie !“

„Ceci n'est pas une utopie ! Les 15 millions de Hongrois seront demain réunis Ils poseront le fondement du grand empire magyar, semblable à celui de Louis le Grand et du Roi Mathias“.

Voilà l'esprit dans lequel est éduquée l'opinion publique magyare.

Au lieu que les dirigeants hongrois s'occupent de la misère atroce du paysan magyar, qui gémit sous la contrainte des grands propriétaires et des féodaux, ils poursuivent aujourd'hui encore leurs rêves irréalisables, le fantôme impérialiste.

Mais la question du nombre ethnique ne peut être forcée par des articles de presse. Elle dépend de la vitalité d'une race et de tant d'autres circonstances qui échappent à la vigilance patriotique des dirigeants hongrois actuels.

Laissant pour un prochain article l'analyse des chiffres fournis par les statistiques, nous concluons aujourd'hui par la constatation du célèbre et du plus grand poète magyar des temps modernes *Andrei Ady*, qui dans un article intitulé : „Lettre à mon ami Teutsch“, publié en 1915 dans la revue „Nyugat“ de Budapest, avoue que :

„Au moment où personne ne sera plus obligé et n'aura d'intérêt à se déclarer magyar, il ne restera en Hongrie qu'à peine 6 millions de Hongrois“.

Ady sait ce que parler veut dire.

N. B. — On entend par Non-Magyars les Slaves Serbes, Croates, Roumains et en général tous ceux qui ne veulent pas être magyars.

Le révisionnisme magyar et les statistiques.

Nous avons indiqué comment les écrivains et les hommes politiques de la Hongrie d'hier, préoccupés du fait de ce que les Hongrois sont, ethniquement parlant, en minorité dans leur propre pays, ont recours à toutes sortes d'artifices pour atténuer les conséquences de cet état de choses.

Cette tendance s'affirme non seulement dans la littérature politique, mais aussi par les statistiques hongroises. Une comparaison entre les statistiques magyares de 1840 et celles de 1910, se rapportant à la population de la Hongrie, sont édifiantes en ce qui concerne les miracles du recensement hongrois. Voici le tableau comparatif :

Population de la Hongrie	1840	1910
Magyars	4.812.759	10.050.575
Allemands	1.273.677	2.037.435
Slovaques	1.687.258	1.967.907
Roumains	2.202.542	2.949.032
Croates	886.542	1.833.162
Serbes	828.365	1.106.471
Ruthènes	442.903	472.587
Autres	500.230	469.255
Juifs	244.035	— —

En d'autres termes : le nombre de la population hongroise a augmenté — affirment les statistiques hongroises — de 4 à 10 millions, le peuple roumain si prolifique, ne s'est accru que de quelque 700.000 âmes. Quant aux juifs, ils se sont „volatilisés“, en devenant magyars.

Mais, même en prenant pour base ces statistiques fantaisistes, le caractère de justice des frontières imposées à Trianon, ressort avec évidence.

Le plan le plus connu de révision des frontières de Trianon est dû à Lord Rothermere. Il a établi une charte, revendiquant pour la Hongrie une bande de terrain le long de la frontière, comprenant des départements de Satmar, Bihor, Arad et le Banat. La „zone“ de Rothermere comprend 54% de Roumains et 24% de Magyars. Son projet manque de fondement, car il attribuait à la Hongrie des territoires habités en majeure partie par des Roumains, et que les statistiques hongroises mêmes reconnaissent comme tels.

Pour en faire la preuve, nous recopions ci-dessous les statistiques magyares de 1910, les données ethniques se rapportant aux contrées revenues à la Roumanie reconstituée.

Nous indiquons les noms hongrois de ces localités pour rester le plus fidèles possible aux statistiques originales :

Dans le département de Satmar :

	<u>Roumains</u>	<u>Hongrois</u>
Erdöd	16.590	10.293
Ávas	18.573	2.607
Sinervaralja	20.899	5.033
Nagybanya	26.205	3.430
Nagysomkut	25.347	2.039

Dans le département de Bihor :

Belényes	41.289	6.975
Bel	18.069	648
Elesd	41.038	5.293
Ermihalyfalva	7.254	18.785
Central	25.926	19.364
Magyarceke	28.762	1.383

Dans le département d'Arad, les statistiques hongroises de 1910 donnent les chiffres suivants : Roumains : 244.453 (58%) et Hongrois : 109.415 (26.4%).

En ce qui concerne le Banat, il est peuplé en grande majorité de Roumains (582.835), Souabes (334.874) et Serbes (263.531).

Lord Rothermere vise en premier lieu le département de Timis, qui, même d'après les statistiques hongroises, comprend 60% de Roumains et seulement 18% de Magyars.

Les statistiques roumaines diffèrent profondément, bien entendu, de celles de 1910.

Ainsi d'après les statistiques de 1930-1931, le département de Timis-Torontal compte 187.805 Roumains et 76.925 Magyars, Souabes et Juifs.

Dans le département d'Arad on compte 247.635 Roumains contre 71.995 ressortissants d'autres nationalités.

Dans le département de Bihor, on trouve 305.570 Roumains et 167.000 Magyars.

Dans le département de Satu Mare: 196.000 Roumains contre 93.600 Hongrois.

Bien entendu, en dehors des Roumains et des Magyars, il existe encore d'autres nationalités.

Plus généreux encore en matière de révisionnisme que Lord Rothermere, se montre l'italien Franco Vellani Dionisi, dont le plan consiste dans la création d'un corridor ethnique, qui relierait les départements „secui“ à la Hongrie.

Son „corridor“, passant par des départements purement roumains signifierait simplement le sacrifice de régions dont la situation ethnographique se présente comme suit (statistiques de 1910);

	<u>Roumains</u>	<u>Hongrois</u>
Cluj	167.932	92.205
Mureş	81.177	117.348
Alba	175.052	31.693
Grande Tarnava	60.761	27.960
Petite Tarnava	68.767	9.441
Fagaras	85.532	4.467
Braşov	36.564	32.396
Salaş	142.170	71.380
Turda	129.412	38.228

Les chiffres ci-dessus, pris, répétons-le, dans les données hongroises, de parti pris avéré, démontrent clairement qu'un plan tel que celui de Franco Vellani Dionisi ne mérite pas l'honneur d'une analyse approfondie.

Mais il y a encore un autre fait que l'on ne doit pas perdre de vue. La Roumanie n'a pas obtenu par le Traité de Trianon les frontières que les alliés lui avaient reconnues par la convention de 4/17 août 1916 en vertu de ses droits et de ses aspirations territoriales et nationales. Cette frontière a été révisée lors de la conférence de la paix, — et révisée non sous le rapport des intérêts politiques, mais sous le seul angle de la situation ethnique. La révision a été faite par des spécialistes, géographes, historiens, ethnologues et par d'éminents connaisseurs de la situation de l'Europe Centrale.

Voilà pourquoi nous pouvons affirmer à juste raison que les frontières de la Roumanie sont *déjà révisées*.

La frontière de Trianon est-elle injuste ?

Le témoignage de Ludovic Kossuth, de Stefan Tisza, Iuliu Varga et Stefan Bethlen

En réponse à l'affirmation des propagandistes philo-magyars selon lesquels la frontière de Trianon serait injuste, nous pouvons invoquer jusqu'aux témoignages des hommes d'Etat et des écrivains politiques hongrois de jadis. Par exemple :

Iuliu Varga, membre de l'Académie Magyare, a fixé en 1912 une ligne ethnique qui sépare les Roumains et les Hongrois. Eh bien, cette ligne est à peu près identique à celle de la frontière de Trianon, mieux encore elle reconnaît certains endroits, demeurés, conformément au Traité de Trianon sous la domination hongroise, comme étant peuplés de Roumains.

Le comte Stefan Tisza, a affirmé que la localité de Gesetz, où il avait sa résidence, est un point-frontière ethnique entre Roumains et Hongrois. Nous demandons : de quel droit les Magyars d'aujourd'hui se plaignent-ils, quand Gesetz est *réellement* devenu un village-frontière ?

Le comte Stefan Bethlen, le célèbre homme

politique hongrois, a publié en 1910 un ouvrage intitulé „Magyar Birtok Politika“. Dans cet ouvrage ainsi que dans les discours et les études publiées postérieurement, il fixe une ligne ethnique qui — de même — est presque identique à celle établie à Trianon.

Dans l'excellent ouvrage du professeur Silviu Dragomir : „La Transylvanie roumaine et ses minorités ethniques“ paru en 1934, il est prouvé à l'aide de dessins comparatifs fort instructifs, que ces frontières établies par les patriotes hongrois, s'avèrent sans contestation possible, justes et naturelles.

La preuve peut même en être faite en se basant sur les écrits du célèbre patriote magyar *Ludovic Kossuth*.

La revue américaine „Foreign Affairs“, (New-York, 45 East 65 St.), a publié une étude du sociologue hongrois bien connu, Oskas Jaszi, sur plusieurs lettres, inconnues jusqu'alors, de Ludovic Kossuth et du Comte Ladislas Teleki.

Le comte Ladislas Teleki, révolutionnaire hongrois, s'était réfugié en France en 1849, pendant que Kossuth était réfugié en Turquie. Dans ses lettres, Teleki discute avec Kossuth sur les nouvelles perspectives de l'état hongrois, et exprime l'opinion qu'il faudrait accorder aux Roumains et aux Slaves de Hongrie une sorte d'autonomie politique et culturelle.

Kossuth n'était pas toutefois de cet avis,



BCU Cluj / Central University Library Cluj



il repoussait l'idée d'une autonomie provinciale pour Roumains et Serbes, car, disait-il, cela créerait un précédent et légitimerait la même prétention de la part des Slovaques, Ruthènes et Allemands, et on aboutirait de cette façon au „partage de la Hongrie en 8 parties“. Les territoires autonomes se sentiraient attirés par les peuples voisins — écrit Kossuth — et de cette façon, les Slovaques, les Ruthènes, les Serbes, les Allemands et les Roumains se détacheraient de la Hongrie.

„Entre toutes ces provinces — affirme Kossuth — seule la province hongroise pourrait être conservée. Nous, hommes d'aujourd'hui, n'avons pas le droit, même au nom de la paix de demain, — de sacrifier l'avenir de la nation magyare“.

La carte tracée par Jaszi prenant comme base les lettres de Kossuth (carte reproduite sous le No. 1) et la carte établie par le traité de Trianon (carte No. 2) sont à peu près identiques.

Ludovic Kossuth connaissait donc la vraie situation ethnique de la Hongrie. Il voulait toutefois et à tout prix maintenir la Grande Hongrie.

La revue américaine fait ressortir ensuite que Francisc Deak et le baron Eötvös ont cherché après 1867 une solution au problème des minorités en essayant d'introduire un

régime de „fair play“ pour les nationalités.

Mais ces essais ont échoué. En 1869 et 1883, des lois ont été votées pour assurer certains droits aux nationalités en Hongrie. Mais ces lois n'ont jamais été appliquées. Ainsi, nous avons pu entendre la comte Tisza déclarer au parlement le 20 février 1914 :

„Je le répète, ce serait une folie, un acte de suicide de la part de l'état magyar et de la nation magyare que de mettre en application les lois de 1868“.

Dans le cas présent, la clairvoyance de Kossuth concernant l'avenir de la Hongrie ne nous intéresse aucunement. La carte de Kossuth, comparée à celle du Traité de Trianon, prouve à l'excès que les frontières n'ont pas été établies en 1918 dans un mode arbitraire, mais avaient comme base l'état de fait ethnographique.

Nous avons cru bon de reproduire ici cette carte de grande importance pour que l'on sache, et spécialement les propagandistes philo-magyars, quelles ont été dans la conception du grand homme d'Etat et patriote Kossuth, les vraies frontières ethnographiques de son peuple.

Révisionnistes et impérialistes

Nous publions ci-dessous quelques documents éloquents sur les intentions réelles des propagandistes hongrois qui ne luttent pour la révision qu'en apparence, et préparent en vérité une ambiance nécessaire pour réaliser l'intégrité territoriale de l'ancienne Hongrie.

Le journal „Pesti Hírlap“ du 29 Février 1936 publie sous le titre „Les professeurs hongrois et la révision“ un article comprenant entre autres le texte de la conférence du célèbre homme politique magyar *Bela Kenéz*, professeur d'université et ancien ministre qui a dit : „La jeune génération doit comprendre que son sort ne peut être amélioré que par le déploiement d'une activité intense en vue de *reconquérir ses anciennes frontières naturelles* que la géographie même avait créées“.

Le journal „Budapesti Hírlap“ du 10 février 1936, publie sous le titre „De Trianon à la grande Hongrie“ le discours du ministre *Bornemisza* où il est dit ce qui suit : „Je crois que *nous réaliserons la Grande Hongrie*, non pas à la faveur d'un caprice historique, mais en réalisant la mission que nous avons à remplir dans le Bassin Danubien“.

Le discours du professeur Bela Kenéz comme celui qu'a prononcé le ministre Bornemisz, indiquent que le Hongrois, au contraire de ce que pensent souvent les étrangers induits en erreur, ne militent point pour un révisionnisme partiel, mais pour l'intégrité territoriale de l'anachronique Hongrie d'hier.

Le journal „Pesti Hirlap“ du 8 mai 1932 publie un article de Francisc Herczeg, président de la Ligue Révisionniste hongroise, paru sous le titre : „La jeunesse magyare est préoccupée au plus haut point par le souci d'assurer son existence. Or le Traité de Trianon est lui aussi un problème vital des plus urgents. C'est une question de vie, une question de pain, pour toute la famille magyare, pour toute la jeunesse hongroise. Si la nouvelle génération veut avoir un meilleur sort et trouver *un débouché à ses énergies* elle devra démolir les murs de la prison, dont est entourée notre patrie mutilée. Le pain de la jeunesse magyare se trouve au-delà des frontières de Trianon“.

Voilà comment, dans l'esprit des révisionnistes hongrois, la Transylvanie roumaine ne figure que comme une colonie, bonne à être exploitée, et servant de débouché à la jeunesse magyare, dont les appétits s'avèrent d'ores et déjà excellents. Si lors de la domination hongroise du passé, les fonctionnaires étaient hongrois, dans des régions exclusivement roumaines, pourquoi ne le seraient-ils

pas aussi à l'avenir ? Par conséquent : Jeunesse magyare, sois irrédentiste, afin que tu puisses prendre ta place dans la colonie qu'est la Transylvanie roumaine !

Le publiciste *Urmanczy* s'est élevé, dans le „*Pesti Hirlap*“ contre ceux qui se contenteraient d'une simple révision des traités de paix.

„Tirons au clair la situation — écrit-il. Le problème magyar ne sera pas résolu par une collaboration internationale, ni partiellement, ni dans son intégrité. Par solution partielle, j'entends les rectifications de frontières, et par solution intégrale : le rétablissement de l'ancienne Hongrie. Bien entendu, nous, Hongrois, nous prétendons à nos anciennes frontières millénaires; et en aucune façon à une simple révision qui ne modifierait que quelques dispositions, en maintenant les autres injustices. La nation magyare ne peut trouver son bonheur qu'en récupérant son ancien territoire. Ainsi seulement nous pourrions remplir notre mission historique. Nous ne pouvons marchander lorsqu'il s'agit du sol de notre patrie magyare. Nous prétendons à la révision cent pour cent. Nous ne nous réjouissons pas lorsque des députés anglais demandent la révision du Traité de Trianon. Le résultat serait problématique. Nous savons que ce n'est ni par la voie diplomatique ni par des transactions internationales que nous allons reconquérir ce à quoi nous aspirons.

Nous ne pouvons compter que sur notre propre puissance, et ce n'est que par elle que nous arriverons à réaliser notre idéal“.

En guise de complément à ce qui précède, M. Nandor Urmanczy ne se gêne pas pour parler dans le numéro du 15 avril 1932 du même journal, de la situation qui interviendra après que la Hongrie aura récupéré ses anciennes limites. Pour que nos lecteurs se convainquent par eux-mêmes du degré d'audace et de cynisme des publicistes magyars nous publions ci-dessous les conclusions auxquelles a abouti l'auteur de l'article :

„Si nous reprenons notre pays, les Non-Magyars auront à s'accommoder à nouveau de l'état de choses millénaire. Et nous nous portons garants qu'ils s'en accommoderont dans les premières 24 heures. Nous ne cultiverons plus les faiblesses de l'ancienne Hongrie. Nous accorderons des droits aux nationalités, mais c'est tout. *Les Slovaques, les Pan-slaves, les Daco-roumains devront disparaître du sol magyar ! Les départements vólés doivent être considérés comme terre magyare, même s'ils sont habités par des Slovaque, Valaques, ou Serbes. Ils resteront magyars à tout jamais, conformément aux lois de la nature (?)*“.

Ainsi qu'on le voit, notre auteur ne plaisante pas. Il annonce dès maintenant aux Non-Magyars qu'ils auront à disparaître de la

surface de la terre, au cas où ils oseraient ne pas se „magyariser“.

De ce qui précède, il ressort que les Hongrois irrédentistes avouent eux-mêmes que leur but final est la reconstitution de la „Grande Hongrie“, qui ne pourrait être satisfaite que par la réintégration de l'ancienne Hongrie, où 8 millions de Magyars ont dominé et asservi 12 millions de Roumains, Serbes, Croates, Slovaques, etc.

L'étranger a donc l'occasion de se convaincre que les Hongrois prétendant aux „Droits de la Hongrie“ aspirent à soumettre à nouveau des peuples qui pendant des siècles ont lutté désespérément contre la domination hongroise.

Mais certains étrangers sont à tel point aveuglés par leur sollicitude „désintéressée“ qu'ils se refusent à comprendre que l'irrédentisme magyar est un danger réel pour la paix européenne, déjà si éprouvée.

Comment travaillent en France les révisionnistes hongrois

Les révisionnistes hongrois sont probablement d'avis que les peuples de l'Occident n'entendent rien aux réalités. En conséquence, on peut leur débiter n'importe quelles balivernes, ils croiront tout, ou du moins, ils ne sauront quoi opposer aux affirmations hongroises.

C'est cette mentalité qu'on voit triompher aussi dans le livre, récemment paru, du propagandiste hongrois Francisc Olay : „Les frontières de la Hongrie de Trianon“. C'est une brochure d'une centaine de pages, qui tend à démontrer que par le Traité de Trianon :

- 1) on a créé à la Hongrie une situation injustement désavantageuse, et

- 2) aux Etats de la Petite Entente, des situations injustement avantageuses.

Dans ce livre, sont invoqués, d'une façon très peu prudente, des arguments qui se dirigent même contre la Hongrie. Quel sens y a-t-il par exemple à se référer dans la préface du livre, à la lettre adressée par M. Millerand à la délégation hongroise à la Conférence de la Paix ? C'est pourtant dans cette lettre qu'on trouve la célèbre affirmation de l'an-

cien président : „qu'un état de choses, même millénaire, ne mérite pas de continuer, s'il est contraire à la justice“. M. Olay, croit-il que les Français ne savent pas ce que contient cette lettre ? Ou peut-être ne se rappelle-t-il plus la leçon du même M. Millerand faite, au cours d'une interview paru dans le „Az Est“, aux propagandistes hongrois qui se permettent d'invoquer sa lettre comme un argument en leur faveur ?

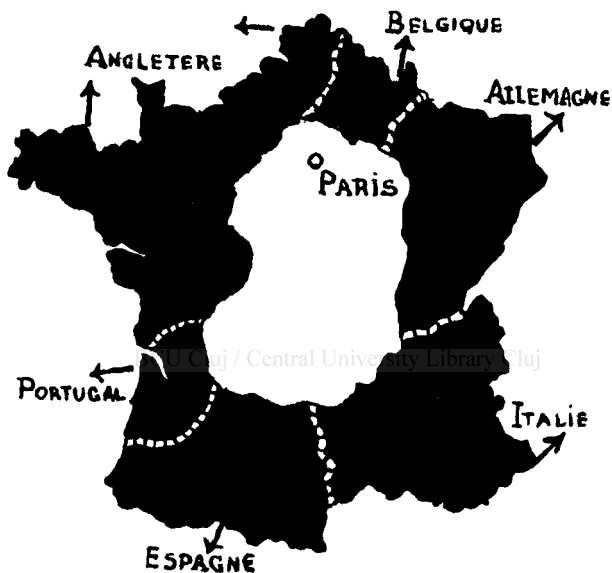
Le livre de M. Olay s'orne ensuite des éternels dessins comparatifs, utilisés par la propagande magyare.

On présente une carte fantaisiste d'une France mutilée, avec les provinces annexées par l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne et le Portugal. Et l'inévitable commentaire s'ensuit : Français, voudriez-vous signer cette paix ? C'est la même qui fut imposée à la Hongrie !

L'argument est d'une mauvaise foi classique, tout le monde sachant que la Hongrie a été partagée précisément parce que, en grande partie, elle n'était pas habitée par des Hongrois. Ainsi la comparaison avec la France, qui est un état national, est bien ridicule. M. Olay se moque-t-il de lui même, en supposant qu'un tel argument aurait porté en France ?

Le lecteur a encore l'occasion de se distraire en lisant d'autres cartes conçues d'une manière tout aussi intelligente. Que représentent

ces cartes ? Une Espagne mutilée par la France, le Portugal, l'Angleterre et l'Italie. Une Angleterre massacrée par la Norvège, l'Allemagne, les Etats-Unis et la France. Les



Français!
Voudriez-vous signer cette paix?
C'est la même qui fut imposée à la Hongrie !

Etats-Unis mis en pièces par le Japon, le Mexique, les Etats sud-américains et l'Angleterre Et à chaque dessin, l'invariable et lugubre refrain :

„Espagnols, Anglais, Américains, accepteriez-vous une telle paix ? Voilà la paix qui a été imposée aux Hongrois, à Trianon !“

En d'autres termes d'après le raisonnement de M. Olay, l'Espagne, l'Angleterre, et les Etats Unis sont, du point de vue ethnographique, dans la même situation que la vieille Hongrie ! On ne sait s'il est plus convenable de rire ou de se fâcher devant de telles comparaisons.

Egalement risibles sont les cartes qui veulent démontrer les annexions „injustifiées“ de territoires par les pays de la Petite Entente. A la page 25 il y a une carte fantaisiste de la France qui comprend entre ses frontières toute la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche et le territoire tchèque. „Voilà comme la France serait grande, si elle avait augmenté son territoire dans la même proportion que la Roumanie“, s'exclame M. Olay.

Que M. Olay nous le dise franchement : croit-il que ces enfantillages en imposent ? Croit-il que les peuples occidentaux auxquels il s'adresse, ne se composent que d'illettrés en matière politique ? Escompte-t-il de la part de ces nations une ignorance complète ? Croit-il qu'on ne sait pas que les pays de la Petite Entente ont augmenté leur territoire en proportion des zones ethniques, peuplées par leurs frères de sang ? Peut-on rendre coupables les Roumains ardéléens, les Bessarabiens et les Bucoviniens de ne pas avoir réalisé plus tôt leur unité nationale, et de ne

l'avoir parachevée qu'à l'occasion de la guerre mondiale ?

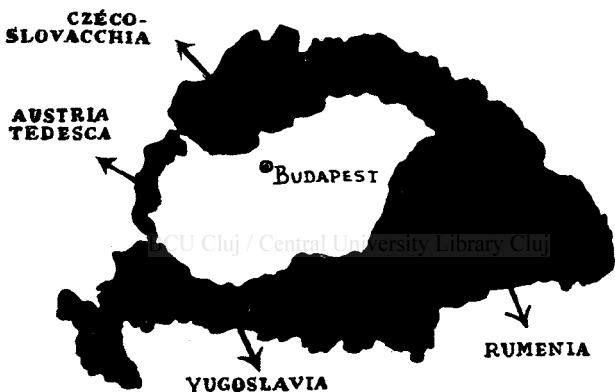
La réponse à la constatation d'après laquelle l'Allemagne a perdu relativement



Italiani!
Accettereste volaltrie una pace sifatta?
E la medesima imposta all'Ungheria!

beaucoup moins de ses territoires européens que la Hongrie, est aussi naturelle. Il ne peut y avoir qu'une réplique : le principe ethnique a été purement et simplement respecté, et ni

la France ni l'Angleterre n'ont, en conséquence, annexé de territoire allemand. Dans le cas de la Hongrie, toutefois, le respect du principe ethnique n'était possible qu'en démembrant cet état anachronique, où la population était pour plus de la moitié non-magyare.



Mais M. Olay n'est pas avare d'arguments. Dans son livre, d'autres encore abondent, aussi sérieux, bien entendu, que ceux qui précèdent. Ils sont basés sur une logique d'une adorable simplicité. Le démembrement de la Hongrie, par exemple, est un crime en soi. Il est injuste que la Hongrie qui a été „grande“, devienne „petite“, il est injuste de même que la Roumanie et la Serbie qui furent „petites“, et la Tchécoslovaquie qui n'existait pas du tout au début de la guerre, deviennent „grandes“.

En premier lieu, où commence et où finit l'injustice intrinsèque du démembrement d'un état ? Qu'est ce que nous montre l'Histoire ? N'est-elle pas une suite ininterrompue d'écroulements de peuples et d'empires ? Ne nous apprend-elle pas qu'à leur place surgissent d'autres nations et d'autres empires ? Certains peuples montent, d'autres sont en décadence. C'est une loi de la nature et personne ne songe à considérer comme injuste ce que la nature a créé, ce qu'elle défait ou modifie.

Comment qualifier le démembrement de l'immense Empire de Gengis-Khan qui s'étendait de l'Océan Pacifique aux frontières de la Bessarabie de nos jours ? Une injustice ? Ou bien quelle est l'opinion de M. Olay sur la chute d'Attila ? Et le démembrement de l'Empire Ottoman, qui fut jadis un des Empires des plus puissants du monde entier ? Toujours des „injustices“ ?

Et où serait donc l'injustice, si même un état venait à doubler ou à tripler son territoire, alors que cette augmentation aurait une justification ethnique bien déterminée ? Où est-il écrit qu'un peuple ne peut affranchir ses frères de sang opprimés, lorsque de cette façon, il double ou triple même son territoire ? La Tchécoslovaquie n'existait pas lorsque la guerre a commencé ! Eh bien ? Mais la Pologne, à l'amitié de laquelle la Hongrie tient tellement, existait-elle ? Au point de vue

territorial elle se réduisait à zéro. Mais l'esprit polonais a toujours vécu dans l'âme des patriotes, et personne ne songe à s'étonner aujourd'hui que la Pologne soit un état si grand.

D'autre part M. Olay est bien imprudent de poser une telle question. Sa théorie peut être retournée même contre la Hongrie, nous aussi pouvons poser la question suivante : les Magyars ont-ils existé avant de venir d'Asie ? S'ils n'ont pas existé, comment ont-ils osé „démembrer“ les assises existantes, et venir s'installer ici contre le vœu des peuples qui y étaient déjà établis ?

Nous voyons par ce qui précède ce qui subsiste des théories de M. Olay, lorsqu'on les soumet à une analyse objective.

En ce qui nous concerne, nous autres Roumains, nous n'avons qu'à nous réjouir du fait que les propagandistes magyars ne savent trouver, à l'appui de leur thèse, que d'aussi faibles arguments, que même des écoliers réfuteraient avec une dérisoire facilité.

La Turquie anti-révisionniste ; la Hongrie révisionniste

Celui qui lit assidûment la presse européenne, peut se convaincre de la sympathie unanime, dont jouit aujourd'hui dans le monde entier le peuple turc.

Cette sympathie est due incontestablement aux qualités exceptionnelles de ce peuple bon, patient, intelligent, honnête et travailleur. C'est ainsi que, nous autres Roumains, avons connu, d'ailleurs, les Turcs établis dans notre Dobrogea, et qui à notre vif regret nous ont quittés pour se rendre à l'appel du grand chef du peuple turc, Kemal Ataturk, qui a voulu les rétablir dans leur pays d'origine.

Au Moyen-Age, lorsque l'emblème du Croissant représentait l'idée de la conquête par le feu et par le sabre, les Turcs étaient redoutés et leur gloire remplissait de peur les peuples européens. Mais entre temps, tout a changé, la vague offensive du Croissant a été endiguée, et la Turquie a perdu les territoires conquis ; ses frontières sont aujourd'hui réduites à leurs limites ethniques. Elle est donc un pays „mutilé“, pour employer, nous aussi, la terminologie révisionniste hongroise.

Voici quelques-unes de ces „mutilations“ : La petite Serbie a ressuscité en 1804. En 1877, la Roumanie a conquis son indépendance. En 1878, l'Autriche a annexé la Bosnie et l'Herzégovine. En 1912, la Turquie a perdu dans la guerre balkanique les territoires ethniques habités par des Grecs, Serbes et Bulgares.

Mais, quoique „mutilée“, la Turquie, sous l'impulsion de son grand chef actuel, qui l'a modernisée et qui a réveillé sa conscience nationale, poursuit une politique de paix, de consolidation et de progrès.

S'il l'avait voulu, Kemal Atatürk, pouvait donner à la politique de son pays une tendance révisionniste, car dans tous les pays balkaniques, y compris la Roumanie, on trouve des Turcs. Ceux qui ont visité la Bulgarie, l'Albanie, la Yougoslavie, et la Grèce savent que partout survivent des vestiges de l'Islam. On reste ébahi devant l'intensité de la vie mahométane dans des villes telles que Mostar et Serajevo.

Mais, malgré tout ceci, la Turquie ne se laisse pas séduire par des illusions — elle reste anti-révisionniste. La modification du régime des Dardanelles ne diminue en rien la vérité de cette constatation.

Durant de longs siècles, la Turquie a dominé par la seule force de ses armes une multitude de peuples chrétiens. Ces peuples une fois émancipés, les temps de l'impérialisme turc ont été définitivement révolus et

ne peuvent plus revenir, comme ne pourront jamais remonter leur courant les eaux du Danube.

Voilà ce que n'arrivent pas à comprendre les Magyars dans la politique qu'ils poursuivent. Ils croient en la renaissance d'une grande Hongrie, au sein de laquelle les Magyars, formant une *minorité* — puissent dominer la *majorité* d'une population. Huit millions d'hommes — et le chiffre est encore douteux, — imposant leur volonté à 14 millions de citoyens appartenant à différentes nationalités.

La Turquie „mutilée“ est un pays de paix, car elle a fait triompher le bon sens politique, et les aspirations turques cadrent parfaitement, d'autre part, avec celles de l'Europe.

La Hongrie, de son côté, déclare la guerre au bon sens politique, elle est un pays révisionniste par excellence, un pays qui ose dire :

„Je veux soumettre à nouveau les peuples libérés, je veux disposer d'esclaves, je veux exploiter le labeur du paysan roumain, slovaque, croate ou serbe, et en retirer, à mon profit, tout le bénéfice“.

Le peuple hongrois n'est pas coupable — la faute incombe à ses dirigeants. Toutefois les Hongrois ne doivent pas oublier que la politique revancharde des politiciens qui les gouvernent, peut leur coûter beaucoup plus cher qu'on ne pourrait aujourd'hui se l'ima-

giner. Le peuple magyar est trop petit pour pouvoir se permettre une attitude contraire aux aspirations de l'Europe et des peuples autochtones qui l'environnent.

Il y a mille ans déjà que Saint-Etienne avait compris la nécessité d'assises stables et du baptême du peuple magyar, peuple de nomades venus d'Asie. S'il ne l'avait réalisé, les Hongrois auraient disparu et n'existeraient plus à l'heure actuelle.

Aujourd'hui le peuple hongrois a le devoir d'éliminer de sa vie publique les dirigeants qui ne comprennent pas que sont actuellement inadmissibles des tendances de conquête impérialiste en Europe et la profanation du principe ethnique. Celui qui fera comprendre aux Hongrois l'exemple donné par la Turquie moderne, qui, quoique „mutilée“ reste antirévissionniste, aura bien mérité du peuple magyar.

Mais s'ils n'ont pas la chance que leurs ancêtres ont eue avec Saint-Etienne ou les Turcs d'aujourd'hui avec Kemal Ataturk, les conséquences leur en seront certainement fatales.

La „paix“ de Buftea et le traité de Trianon

Si les Hongrois avaient été vainqueurs...

Les propagandistes philo-magyars affirment habituellement que le Traité de Trianon est envers les Hongrois d'une sévérité draconienne, quoiqu'ils sachent pertinemment que ce traité a pour base le principe ethnique.

Ces propagandistes oublient toutefois la façon de procéder des puissances centrales à Buftea. Ils enlevèrent alors à la Roumanie, et ceci sans motif aucun, des territoires habités par des Roumains en condamnant la vie économique du pays à l'étouffement.

„Nous vous laissons, toutefois, les yeux pour pleurer“ — déclarèrent cyniquement les représentants des puissances centrales.

Pour que nos lecteurs puissent se convaincre des „principes humanitaires“ que les Hongrois voulaient appliquer à la Roumanie, nous reproduisons ci-dessous les documents suivants :

Le dr. Antal Kalmar, publiciste, a écrit dans l'„Ujsag“ (Cluj) du 13 mars 1918 les lignes suivantes :

„Il faut reprendre aux Roumains le Delta même du Danube, car, privée de sortie vers la mer, enserrée entre les Bulgares, les Rus-

ses et les Magyars, la Roumanie sera forcée d'en appeler à notre pitié, non seulement politiquement, mais aussi économiquement. Après la conclusion de la paix, la France et l'Angleterre enverront au diable les Valaques. Il n'est pas suffisant de conclure la paix avec notre ennemi, mais il faut encore en finir une bonne fois. La nation valaque,— nation d'ivrognes, n'ayant plus de quoi boire, — dessaoûlera lorsqu'elle n'aura plus les bouches du Danube“.

Le même journal à la date du 2 mars 1918 publie ce qui suit :

„Nous ne devons pas oublier l'attitude qu'ont eue ces sales Roumains. Les animaux ! Nous voulons une frontière commune bulgaro-hongroise. Que les messieurs qui préparent la paix aient ce soin. Nous n'avons que faire d'un ennemi vaincu, d'un voleur pris en flagrant délit. Nous demandons son jugement et sa condamnation. Il ne peut être question de traité de paix, mais d'application d'une sentence pénale à un malfaiteur“.

Encore plus catégorique, le professeur bien connu Eugen Cholnoky, écrit dans l'„Ujsag“ du 5 septembre 1916 :

„Nous ne pensons pas arrêter aux Carpathes le plus sale de nos ennemis, mais nous voulons une fois pour toutes le rayer de la surface du globe“.

Des commentaires sont, pensons-nous, tout à fait superflus.

Amitiés saisonnières

La „fraternité“ italo-magyare

L'irrédentisme magyar fonde, — on le sait — de grands espoirs sur la politique italienne d'aujourd'hui.

Les hommes politiques et la presse hongroise se confondent, en conséquence, en protestations quasi-quotidiennes d'amour pour l'Italie et le peuple italien.

Francisc Herczeg, président de la Ligue Révisionniste, a écrit, par exemple, dans le journal „Pesti Hirlap“ du 30 juillet 1933 les lignes suivantes :

„La Hongrie a fait le plus dur sacrifice en levant les armes contre le peuple italien, auquel elle est attachée par des liens d'une ancienne et noble affection“.

Une question s'impose : la Hongrie est-elle sincèrement italophile? Que cache l'âme des „frères latins“ de Budapest, quelle opinion se sont faite les plus grands écrivains hongrois sur l'Italie et le peuple italien? Nous l'apprendrons par les colonnes que nous reproduisons ci-dessous, parues à l'époque à la-

quelle fait allusion Francisc Herczeg, président de la Ligue Révisionniste.

„L'Italie este le pays du machiavélisme, de la politique immorale, de la non-reconnaissance de ses dettes, des infamies clandestines, de la bestialité, capable de toute perfidie et de tout crime, de trahison et de manquement à sa parole. L'époque de la Renaissance a été une suite ininterrompue de crimes, d'assassinats, d'empoisonnements, de parjures, de vengeances d'une rare cruauté, d'actes de banditisme hors de pair. L'hôte reçoit avec un sourire mielleux ses invités et leur fait boire dans une coupe d'or du vin empoisonné ou le transperce lorsqu'il a le dos tourné. Le frère, l'ami conspire avec l'ennemi pour attirer dans un guet-apens et tuer le frère ou l'ami. Nulle part on ne trouve une telle quantité de mendiants, de chasseurs de pourboires qu'en Italie; nulle part autant de faux-monnayeurs et de criminels de toute espèce. La cause en est en premier lieu le manque absolu de culture du peuple italien. Les 5% de la population se compose d'illettrés. L'ignorance de ces millions d'hommes est telle, qu'aux époques d'épidémies, les médecins arrivent à peine à échapper à la fureur populaire qui se manifeste contre eux. Si l'Italie est un peuple si arriéré, la faute n'en incombe pas uniquement à l'ignorance mais aussi au niveau moral déchu, à l'inexistence du sens du devoir, auxquels on peut ajouter encore le manque

de sérieux, l'inclination vers la farce, l'instabilité morale". (Revue „Nuygat" 8-ème année, p. 681).

ZOLTAN AMBRUS

Romancier, auteur de plusieurs
dizaines de volumes

„Le peuple italien, si dévergondé, est une bande pittoresque de tziganes. Dans leur péninsule, semblable à une botte, quel serait donc l'italien qui, contre espèces, refuserait d'être, avec le sourire, cent fois parjure ? Pour combien d'entre eux les mots Foi et Honneur ont-ils une signification ? Leur poète d'Annunzio serait chez nous, Magyars, un aigrefin, un misérable, un salaud, un vaurien. Chez eux le principe national est le mensonge. L'idéal de tout Italien est d'être entretenu, de tromper, de trahir l'amitié et d'attaquer en traître". (Az Ujsag).

ANDOR KOZMA

poète, auteur du célèbre recueil de
poésies: „Kobos Kronikaja"

„La philosophie de Nietzsche a reçu en Italie sa plus brillante personnification: César Borgia. Nulle part, Nietzsche n'est aussi populaire qu'en Italie, qui est aujourd'hui un état futuriste. Marinetti l'a dit tout crûment : „Le Gouvernement Italien est devenu futuriste". Qu'est le futurisme ? De l'apachisme intellectuel. „Nous futuristes, qui depuis deux ans,

bravant les sifflets des podagres et des paralytiques, glorifions l'amour du danger et de la violence... glorifions le militarisme, la guerre, seule hygiène du monde, et seule morale éducatrice".

Tout différent est le patriotisme magyar. Il est modeste, honnête et combien peu nationaliste. Le magyar aime sa terre millénaire avec attachement et ne veut rien conquérir chez les autres. Dans la guerre mondiale, le hongrois est le seul peuple qui ait gardé sa dignité. Quel calme noble, quelle sagesse majestueuse, vis-à-vis de la fureur britannique, de l'acharnement désespéré des Français et du déséquilibre italien. Pendant que les peuples anciens commencent à devenir apaches, les Magyars s'entendent à être en même temps civilisés et à garder leur équilibre moral. Ah, grand peuple magyar: comme je t'aime, et plus encore quand je pense aux Italiens. Non seulement nous sommes plus sains, mais nous sommes aussi d'esprit plus avancé que les Italiens.

A quelle saleté — même à la surface — on se heurte en Italie. Dans l'ouvrage de Lusanna: Lettere di illitarati, nous trouvons des exemples d'une misère morale et intellectuelle, telle qu'en Hongrie il serait impossible de la concevoir. Voilà où l'Histrion bavard d'Annunzio conduit son peuple. Un tel peuple avec un tel chef, que peut-il valoir? Pouvons-nous considérer l'armée italienne comme

ennemie, lorsque nous savons que les italiens ne sont pas des hommes". (Nuygat, 8-me année 643).

MICHAIL BABITS

le plus grand poète hongrois vivant.

Traducteur de la „Divine Comédie“

en langue hongroise

„Mon Dieu, Dieu tout puissant, entends ma prière... Détruis par le feu Rome et Naples et recouvre Venise d'un voile de deuil.

Que les supplices des Italiens soient profonds comme la mer, et comme elle amers, que les flammes jaillissent des vallées bienheureuses de l'Apulie, et que Tes bras, Seigneur, creusent les sillons de la mort dans le sol de l'Italie, qui procrée aujourd'hui des fruits doux comme le miel...

Sèche l'eau parfumée du Tibre et que le golfe de Taranto se transforme en une fosse profonde et noire, comme l'orbite béant d'un squelette...

Empêche ton fils Jésus de répandre sur eux sa pitié. Que la mort règne dans leurs beaux jardins et refuse-leur l'absolution des péchés. Que la Sainte Vierge détourne son regard de la Cathédrale de Florence parce qu'elle est remplie de receveurs d'impôts.

Que ta fureur éclate par la bouche du Vésuve, versant des pierres et du soufre. Que les fleurs de leurs jardins se transforment en de mauvaises herbes et que des maladies mys-

térieures fleurissent sur les collines de leurs vignes. Transforme la rivière de l'Arno en un torrent de leur sang. Que leurs champs deviennent arides comme la vallée de Josaphat, et que leur terre soit une plaie sanglante — dans Avezaano, Palerme, Brindisi et partout, — entends ma prière, ô, mon Dieu !

Que leur prière soit de la fumée qui retombe au sol.

Qu'ils périssent, les fils de Milan et de Gênes, comme autrefois ceux de Sodome et de Gomorrhe, qui n'ont pas péché autant que ceux-ci.

Que leur cerveau soit torturé par des douleurs inconnues et que le ver du désespoir ronge leur coeur en débris.

Fasse que la sagesse des savants italiens se transforme en l'abrutissement des bêtes du désert.

Que tous leurs transfuges périssent par les armes. Que nous soyons le fouet de ta fureur“..

(„Az Ujsag“ 23 mai 1915).

LADISLAU LAKATOS
prosateur

„S'il fallait choisir le genre de mort pour Sir Edward Grey, je le pendrais avec brutalité et sang-froid. Avec une grosse corde je lui lierais une pierre aux pieds afin qu'il en finisse plus vite. Ensuite je roulerai son

cadavre dans une cave profonde et malodorante, comme un sac de farine. Pour les gens de la guerre italienne j'inventerais cependant une autre façon de mourir. Avec une cruauté longuement étudiée, je procéderaï comme la tortue qui mange le poisson vivant: avec des griffes pointues elle immobilise la victime et avec ses dents petites et pointues la met en pièces avec lenteur".

(„Vilag“, 23 mai 1915).

IGNOTUS (HUGO VEIGELSBERG)

directeur de la revue „Nyugat“

Aujourd'hui, les mêmes hommes, qui dans le passé ne trouvaient pas de mots suffisants d'opprobre à l'égard des Italiens, jettent en défi au monde leur italophilisme intéressé.

Comment la haine est propagée en Hongrie

La haine contre tout ce qui est roumain, yougoslave ou tchécoslovaque est largement propagée dans la Hongrie de nos jours.

Dans les écoles, l'esprit des élèves est empoisonné par des pièces de théâtre, des discours et lectures plus que criminels destinés à attiser dans leurs cœurs la haine contre les états successeurs.

Les mêmes idées sont également répandues dans les universités, institutions publiques et par les autorités. Bien entendu, la presse est le principal moyen de propagande de ces idées de haine contre les états voisins.

Aucune relation avec les Roumains, les Tchèques et les Serbes

„Pesti Hirlap“ du 28 oct. 1932 nous renseigne sur les relations que les Magyars révisionnistes se proposent d'entretenir avec les Etats de la Petite Entente.

„Nous ne pouvons avoir aucune relation amicale avec les Serbes, les Tchèques et les Roumains! Ils sont nos ennemis. Nous ne pouvons, par conséquent, tolérer aucun rap-

prochement, ni officiel, ni semi-officiel, avec les voleurs de nos territoires. Tout essai dans cette direction est d'office voué à l'échec. Qu'on sache qu'il ne peut être question d'un rapprochement roumano-magyar, tant que dans la gare du „Koloszvar“ hongrois figurera le nom honni de „Cluj“. Nous ne pouvons nous lier d'amitié tant que nos enfants seront obligés d'étudier la langue roumaine, tant que la terre magyare millénaire appartiendra à l'ennemi. Il ne peut être question d'amitié tant que Brachov ne verra pas s'élever à nouveau la statue du grand Arpad!“

Anthologie de la haine de races

Le journal de Budapest „Pesti Hirlap“, voulant contribuer au succès de la propagande révisionniste, a institué un concours de poésies irrédentistes et révisionnistes, obligeant les auteurs à adapter à chaque strophe le refrain: „Justice pour la Hongrie!“ Les œuvres primées ont été rassemblées en un volume intitulé: „Les Cent Flambeaux“.

Les auteurs des poésies affichent une mentalité d'une brutalité sans précédent, et débitent des énormités comme par exemple: „Les Carpathes ont la nostalgie de la Tisza“ ou: „Dieu ne peut plus tolérer la servitude de l'Ardéal“. En d'autres termes, l'Ardéal, peuplé de Roumains, est en état de „servitude“ du moment qu'il n'est plus sous le joug

hongrois. Retezatul est „magyar“, quoique aucun nom hongrois n'existe pour cette montagne, aux environs de laquelle on ne trouve pas le moindre hameau hongrois.

Le premier prix a été remporté par Tamas Falu, avec une poésie dans laquelle il dit que „les frontières de la Hongrie ne sont pas faites par les hommes mais par Dieu“.

L'Archiduc Joseph s'aventure lui-aussi dans le domaine de la poésie: „En prétendant à nos frontières millénaires, nous prétendons aux monts qui entouraient la patrie magyare. Nous mourrons s'il le faut, mais nous n'aurons pas de paix tant que nous n'aurons pas reconquis notre pays“.

La Comtesse Margarita Bethlen, femme du célèbre homme d'état Stefan Bethlen, écrit : „Nous reprendrons nos terres, et nous jurons devant le Dieu des Magyars de tenir notre parole“.

Erdödy Elek: „La nation magyare, tuée à Trianon, s'est réveillée. Entends-tu, vieille Europe? Entends-tu le cliquetis des armes des phalanges du Dieu des Magyars? Que l'on sache que personne n'a rien à chercher dans nos plaines. Le Magyar y est maître depuis 1000 ans! Que périssent donc le Serbe, le Roumain et le Tchèque! Cette terre est à nous et rien qu'à nous. Que les bandits ne troublent plus les songes des Carpathes!“

M. Iosif Farago, professeur de lycée, a écrit la „poésie“ suivante :

„Du Nagybecskerek à la Szabatka toutes les granges sont vides, les corbeaux planent sur les vallées — partout — rien que la désolation et la mort. Les fontaines, les sources, sont partout taries. On n'entend que blasphèmes et lamentations! Haïssez les Serbes! Et jetez à la face du monde le cri de: „Justice à la Hongrie!“

„La tempête souffle sur Hunedoara, la désolation est à Ocna Sibiului, et l'amertume à Sangeorz. La rue fourmille de bourreaux. Le pain nous est amer. Les écoles sont fermées. *Haïssez les Roumains!* Et jetez à la face du monde le cri de: „Justice pour la Hongrie“.

„On entend des gémissements à Nagyszombat. Des appels à la lutte résonnent à Kesmark et à Ujvar. A Eperjes les maisons sont incendiées, la population crève de faim et traîne la misère. Le patrimoine ancestral est aux mains des bandits. Mon fils, à toi revient l'héritage de vengeance. Or, ce moment ne peut être loin. *Haïssez les Tchèques!* Et jetez à la face du monde le cri de: „Justice pour la Hongrie“.

Un autre Dr. Farago, lui-aussi „poète“, s'écrie :

„Nous ne nous prosternons pas devant le roi Hérode, nous ne nous soumettons point aux bandits. Nous ne baisons pas la main des prostituées. Nous deviendrons maîtres et souverains! Notre poing amènera la vengeance sacrée. En Slovaquie, les arbres servent de

potence. Dans le Banat l'herbe elle-même se répand en pleurs. En Ardéal le Somes est un fleuve de larmes et de sang. A Turda les filles magyares sont battues de verges, sur la place publique. A Torczko, les „sacui“ demandent que la colère divine s'abatte sur la terre! Mais patience! Le magyar armé de son pic s'approche, et il sera pour les bandits amer et impitoyable“.

Nous nous en tenons là. Nous pensons qu'il est superflu de remplir des pages de pareilles stupidités. Dans toutes les poésies comprises dans le recueil „Les cent flambeaux“, on trouve à profusion des injures ignobles à l'adresse des voisins. „Bandits“, „lâches“, „hyènes“, „fumiers“, „misérables“, — voilà comment sont présentés les Roumains, les Serbes et les Tchécoslovaques, qui, selon les dires des „poètes“ — *n'ont aucun droit de rester sur les terres qu'ils habitent.*

En d'autres termes, on demande non seulement le retour, et la resoumission de l'Ardéal, des Slovaques et des Croates, *mais que les Non-Magyars soient chassés et déracinés de ces territoires, quoique l'on sache pertinemment qu'ils forment la majorité écrasante de la population.*

„Pense à la vengeance...”

Dans la Hongrie de nos jours, les sociétés irrédentistes répandent toute sorte de publications et manifestes destinés à exhorter à la haine et à la vengeance le peuple magyar, lequel, n'était cela, est aussi désireux de paix que tout autre. Nous reproduisons plus bas les „Dix Commandements de l'Irredenta magyar” lancés dans tous les coins habités par des Hongrois. Voici le contenu de ce décalogue :

BCU Cluj / Central University Library Cluj

I. N'oublie jamais que tu es le fils de la nation magyar qui a été humiliée et déshonorée. Même la nuit, lorsque tu t'éveilles, rappelle-toi que des millions de tes frères souffrent sous l'horrible et brutal joug des bandits perfides.

II. Aussi longtemps que tes frères torturés ne seront pas libres, tu ne ressentiras pleinement aucune joie et n'auras jamais de fête.

III. Propage l'idée que la paix ne sera pas et que nos misères énormes n'auront pas de fin, tant que nous ne reprendrons pas nos anciens territoires.

IV. Fais le vœu de consacrer toutes tes forces et tous tes moyens à la reconstitution de la Grande Hongrie.

V. Considère comme ennemis et anéantis

tous ceux qui, par intérêt égoïste, parlent de résignation et de renoncement. Ne les épargne pas, car ils restent indifférents au destin de la patrie.

VI. Celui qui dit qu'il faut d'abord nous fortifier et ensuite chasser les brigands qui détiennent nos terres, est un misérable qui perd son pays. Tu peux être sûr que l'infâme parle ainsi parce qu'il se sent bien, lui, dans la Hongrie mutilée. Nous sommes encore assez forts dans les territoires occupés pour pouvoir en terminer avec nos ennemis. Il nous faut seulement un chef énergique et avisé.

VII. Efforce-toi de provoquer la démoralisation intérieure de nos ennemis. Tout moyen est permis, si tu l'emploies pour le bien de la patrie.

VIII. Ne donne ton concours à aucun gouvernement hésitant et sans vigueur.

IX. Sacrifie ce que tu possèdes, pour le salut de la patrie.

X. Aussi longtemps que la patrie n'est pas sauvée, ne sois ni chrétien, ni libéral, ni réactionnaire, ni petit propriétaire, ni grand propriétaire, ni gouvernemental, ni dissident, ni légitimiste, ni libre penseur, — mais sois un hongrois audacieux, confiant dans tes forces, sois plein de fureur désespérée, pense à la vengeance et attends avec impatience le jour de la revanche !... Ne connais pas de pitié, sois un magyar sauvage et païen !"

Entre „l'idée de sanction“ et „l'idée de liberté“

Un autre argument des révisionnistes hongrois, destiné à induire en erreur l'opinion publique, est que le Traité de Trianon n'aurait pas poursuivi comme seul but l'idéal de justice mais bien l'idée de sanction ; or la Hongrie n'a été qu'une innocente brebis, attirée dans la guerre contre sa volonté.

On ne pourrait situer la question sur un plan moins conforme à la réalité. Ce n'est pas l'idée de sanction qui a été consacrée à Trianon, mais bien l'application du principe des nationalités et de la libre auto-détermination des peuples.

La ligne-frontière a été établie non pas par des politiciens, mais par des géographes, des historiens, des ethnographes et autres personnes, au courant de la situation de l'Europe Centrale, et qui par la nature de leur profession n'ont pas eu à prendre parti, par des juges impartiaux statuant sur les litiges qu'ils avaient à résoudre.

Ces spécialistes ont laissé aux Hongrois à Maramures, Satumare, Bihor, Arad et Cenad, des territoires qui aux siècles passés ont été

roumains, mais sont devenus magyars grâce à la politique de magyarisation par la violence. Le degré de violence de cette politique de magyarisation ressort du fait qu'en 20 ans à peine, le pour cent de la population magyare est monté de 10 à 85%.

Devant ces chiffres les commentaires deviennent superflus.

La frontière de Trianon a été probablement établie avec équité dans la conscience de ceux qui l'ont tracée, mais elle a été fort dure pour la conscience roumaine. Les auteurs du Traité de Trianon ont basé leurs travaux sur les rapports ethniques existants, sans se préoccuper des circonstances dans lesquelles ceux-ci ont été établis, alors que nous savons à quel point le peuple roumain a été décimé, plus particulièrement dans ses provinces ethniques du Nord-Ouest, par le violent processus de magyarisation qu'il a eu à subir. Les conjonctures, toutefois, ainsi que l'esprit de conciliation ont fait que les Roumains se sont résignés à accepter même ce tracé de frontière, si parcimonieusement accordé.

Ce fait illustre brillamment quelle distance sépare de la vérité les propagandistes philomagyars, qui affirment que la rédaction du Traité de Trianon a été déterminé par l'idée de sanction.

Si nous n'admettons pas que l'établissement de la frontière de Trianon ait été déterminé par l'idée de sanction, cela ne veut

pas dire que nous partagions la thèse des propagandistes hongrois, d'après laquelle la Hongrie n'assumerait aucune faute en ce qui concerne le déclenchement de la guerre, ou que les hommes d'Etat magyars se seraient opposés ou auraient désapprouvé la guerre.

A la séance du parlement hongrois, au cours de laquelle le gouvernement a communiqué l'envoi de l'ultimatum à la Serbie, le Comte *Albert Apponyi* — le plus illustre représentant de la Hongrie dans ses rapports avec l'étranger — s'est écrié joyeusement :

„Enfin“!

Le même a félicité le gouvernement pour ses „mesures énergiques“. Tous les chefs de parti hongrois ont adhéré à la politique agressive de l'Autriche-Hongrie, faite par le ministre des Affaires Etrangères hongrois.

Il est toutefois fort bizarre que les Hongrois ne veuillent pas supporter aujourd'hui les conséquences de leur responsabilité dans la guerre.

Dans un article publié le 12 octobre 1927 dans le „Journal des Débats“, M. *Auguste Gauvain* a écrit sur la question les lignes suivantes :

„On peut prouver par des textes magyars authentiques que si le premier ministre *Stefan Tisza* a hésité, dans les premiers jours de juillet, à déclencher la conflagration mondiale, c'est uniquement parce qu'il n'était pas tout à fait sûr de l'appui sans condition de

l'Allemagne. Dès le moment toutefois où il a reçu en haut lieu des assurances catégoriques quant au concours de l'Allemagne, il s'est rallié d'enthousiasme à la combinaison criminelle du cabinet de Vienne.

Voilà ce que plus tard Tisza a écrit à Cirsky, ambassadeur d'Allemagne à Vienne :

„Personne n'est plus lié que moi par l'alliance allemande. Il ne faut pas oublier qu'avant d'engager notre action en Serbie, j'ai pris conseil de l'Allemagne, et après un encouragement direct du gouvernement allemand et sur sa déclaration qu'il considérerait la situation favorable au règlement de certains comptes urgents, j'ai entrepris notre démarche à Belgrade“.

Si le Comte Tisza avait été contre la guerre, les choses s'en seraient tenues là à Vienne, et le grand état-major allemand en aurait été réduit à attendre une autre occasion. Ni le Comte Bethlen, ni Lord Rothermere — conclut M. Auguste Gauvain — ne réussirent à dégager la responsabilité de la Hongrie“.

Si les auteurs de Traité de Trianon avaient voulu appliquer l'idée de sanction, la frontière roumano-magyare serait probablement à la rivière Tisza. La frontière de Trianon est toutefois basée sur l'état de fait ethnique.

Il est vrai que la Roumanie a reçu également des minorités magyares — des îlots dans la mer ethnique roumaine ! mais il ne faut pas perdre de vue que des dizaines de

milliers de Roumains, souffrent encore aujourd'hui en silence sous le régime d'oppression et de dénationalisation auquel ils sont soumis. La Roumanie, même triomphatrice, n'a pas réussi en effet à libérer tous ses frères de sang, le Traité de Trianon les ayant maintenus sous la domination hongroise.

La Hongrie „unité géographique et économique“ ?

Une autre thèse des propagandistes philo-magyars est que la Hongrie a été d'une unité économique et géographique parfaite, et que son démembrement, par conséquent, a été injuste même si la population a été en majeure partie non-magyare.

Cet argument est inadmissible à deux points de vue :

En premier lieu, même si l'ancienne Hongrie avait été d'une parfaite unité géographique et économique — ce qui n'est pas vrai — cela ne lui vaudrait pas encore un titre de droit pour la domination sur tous les autres peuples, assoiffés de liberté. Le principe ethnique est incontestablement supérieur aux considérations géographiques et économiques; aux aspirations d'un peuple de s'unir avec ses frères de sang aucune objection de cette espèce ne peut être opposée.

D'autre part, il est faux que l'ancienne Hongrie ait eu une situation géographique favorable.

Le Comte Stefan Széchenyi, fondateur de l'Académie Hongroise, a dit: „Mon Dieu, comme notre situation géographique est donc dé-

favorable ! Le système des communications par eau a une direction opposée à celle des exportations hongroises, les bouches du Danube sont dans d'autres mains que les nôtres, la Hongrie n'a pas de voies fluviales qui lui permettent le transport en masse vers son unique port de mer". (Silviu Dragomir : „La Transylvanie roumaine et ses minorités ethniques, 1934").

Le savant français bien connu M. *Jacques Ancel* a démontré dans son ouvrage „Les frontières roumaines“ que les Carpathes auxquels font allusion les Hongrois en invoquant l'argument de l'unité géographique de l'ancien royaume magyar, n'étaient pas une ligne de démarcation, mais une ligne d'union entre les Roumains des Principautés Roumaines et ceux de la Transylvanie. Entre ces provinces existait un courant de population permanent qui a contribué à ce que la langue roumaine soit une des plus homogènes du monde entier, quoique les Roumains aient vécu, pendant des siècles et des siècles, séparés les uns des autres, par des frontières politiques. Les bergers de Transylvanie arrivaient avec leurs troupeaux jusque dans la Dobrogea et dans la Bessarabie, et on trouvait en Transylvanie non seulement des Roumains des Principautés Roumaines mais aussi de ceux de Macédoine. Ainsi les routes de cette pénétration réciproque passaient par les Carpathes qui, —

nous le répétons, — n'ont ni isolé ni réuni les Roumains.

En ce qui concerne la prétendue unité économique de l'ancienne Hongrie, il suffit de se rappeler que de tous temps — avant comme après la guerre — les „secui“ de Transylvanie ont surtout gagné leur pain quotidien dans l'Ancien Royaume.

Le publiciste hongrois *Josef Csétényi* a écrit dans le „Pesti Hirlap“ du 8 avril 1928 les lignes suivantes:

„Il manque à la vieille Hongrie une base économique. Le Traité de Trianon n'a pas créé sur le terrain économique un état de choses nouveau, mais n'a fait que consacrer les réalités déjà existantes“. (Prof. G. Sofronie: „Le principe des nationalités“, 1936).

L'économiste *Farkas Moses* a dit :

„La Transylvanie n'a eu que de faibles attaches avec la Hongrie. Sous la domination roumaine, la Transylvanie a réalisé dans le domaine économique, — toutes proportions gardées, — les plus grands progrès, qui sont sans précédent dans l'Europe entière“.

Voilà donc la thèse instable de l'unité géographique et économique de l'Ancienne Hongrie, retournée contre ses auteurs par des écrivains hongrois eux-mêmes.

En ce qui concerne la situation de la Roumanie — nous invoquons le témoignage du professeur Emmanuel de Martonne, de la Sorbonne: „Elle a des frontières économiques et

ethniques pour ainsi dire idéales, et dans son centre se trouve le bastion des Monts de la Transylvanie, qui a toujours été le coeur de la nation roumaine“.

Il est tout naturel, et la chose n'est pas pour étonner, que les Hongrois soient heureux d'annexer à nouveau — sous le prétexte de la prétendue unité géographique et économique — les territoires qui ne leur appartiennent pas ethniquement, pour les exploiter ensuite à leur façon, à la manière d'une colonie.

Mais cette prétention impérialiste d'un cynisme révoltant n'a aucun fondement sérieux et ne s'appuie, évidemment, sur aucune idée de justice.

Sincérités saisissantes

On sait qu'en Hongrie la réaction est soutenue ouvertement par tous les gouvernements, car la féodalité magyare ne pourrait autrement maintenir ses privilèges, et les diversions, celle du révisionnisme en premier lieu, auraient échoué.

Les publicistes et les hommes politiques hongrois font preuve dans ce but d'un zèle spécial, en cherchant à fabriquer de nouvelles théories providentielles. Les mots d'ordre d'hier sont relégués aux vieux accessoires, étant remplacés par d'autres plus récents. Les choses les plus évidentes sont interprétées de façon à fournir de nouveaux arguments au révisionnisme magyar. M. Dionisie Albrecht, par exemple, a le courage de préconiser dans sa revue „Hitel“ des idées comme celle-ci :

„Notre jeunesse voit aujourd'hui les choses autrement. Nous sommes convaincus que les grandes idées de liberté, égalité et droit des nationalités à l'auto-détermination, idées venues de France, ont été contraires aux intérêts magyars. Pourquoi? Pour le simple motif que nous, Hongrois, sommes limités en nom-

bre, et avons été contraints en conséquence de nous maintenir à force de privilèges“.

Des appréciations comme celle-ci sont vraiment ahurissantes, elles illustrent avec excès pour tout européen de bonne foi, la vraie situation de la Hongrie, des Hongrois du Bassin Danubien, et spécialement du révisionnisme magyar. Les Magyars ne peuvent se maintenir par la liberté, l'égalité et le droit à l'auto-détermination des Non-Magyars, mais seulement par les privilèges — affirme avec cynisme et impudence M. Albrecht et les révisionnistes hongrois. Ils ne se maintiendront que par la terreur, seulement par la force du poing, rien que par la soumission des autres nationalités, — pourrait-on ajouter.

Devant un tel diagnostic, aussi tranchant que celui de M. Albrecht, ennemi déclaré des idées de liberté et d'égalité entre les nations, M. H. Le Conte et ses amis „désintéressés“ du comité franco-magyar — n'auront-ils rien à ajouter?

Une seule grande préoccupation : „la magyarisation“

Nous avons démontré déjà que les Hongrois, grâce à leur nombre extrêmement réduit, considèrent l'action de magyarisation comme une des plus importantes du point de vue de la politique intérieure.

Ce courant a inspiré toute une littérature ; des revues et des brochures ont vu le jour ; des sociétés ont été constituées ayant pour but de contribuer à cette action, si chère aux cœurs hongrois.

Un livre caractéristique, dans cet ordre d'idées, est celui de Gustav Beksics („Magyarosodas és magyarositas“) paru en 1883 à Budapest. La brochure recherche et étudie les meilleurs moyens de magyarisation, afin de parvenir à transformer la Hongrie en un état qui ne soit habité que par des Magyars. Nous donnons quelques extraits de cette brochure :

„La classe intellectuelle, les milieux littéraires et scientifiques ainsi que les classes possédantes doivent être magyars. L'industrie, le commerce, la langue de la conversation dans les milieux choisis doivent également être magyars. (Page 5).

„Deux peuples ont dans l'Est de l'Europe de grandes missions : les Grecs et les Hongrois. Les Magyars, s'ils parviennent à absorber les nationalités, atteindront au chiffre de 20 millions. Les Grecs sont destinés à recueillir l'héritage de l'Empire turc. La Hongrie elle aussi sera un grand peuple après qu'elle aura réussi à magyariser les nationalités. Le daco-roumanisme sera alors inoffensif. Aucune tempête européenne ne pourra plus alors avoir de prise sur la Hongrie“. (Page 9).

„Si le commerce, l'industrie et les intellectuels deviennent magyars, notre but peut être considéré comme atteint. Tout ce qui est facteur social, tout ce qui est Etat doit être magyarisé. Toutes les fonctions sociales doivent être remplies par des hommes imbus de l'esprit magyar. Si cet esprit domine en Hongrie, pour la parole et la chose écrite, s'il dirige la mécanisme social, alors nous avons gagné la bataille. Il n'y aura plus alors dans ce pays d'autre pensée que la pensée magyare. Il nous faudra beaucoup de temps pour réaliser cet idéal, mais il ne faut pas que la difficulté de la tâche nous rebute. L'histoire prouve que même les masses les plus impénétrables cèdent lorsqu'elles sont soumises à une influence permanente“ (p. 10).

L'auteur nous parle ensuite en détail de la magyarisation par la justice, l'enseignement, l'armée, etc., etc.

„La magyarisation de notre industrie et de

notre commerce est due en premier lieu à la magyarisation de la population israélite. Si notre commerce est pour les 54% magyar, ce beau résultat est dû incontestablement aux juifs, étant donné que les commerçants hongrois sont juifs en fait. Ce procès de magyarisation est entravé par nos antisémites. L'antisémitisme magyar écarte de la patrie les 625.000 juifs sans lesquels notre population ne serait que de 6 millions à peine. Nous espérons toutefois que nos juifs resteront de bons patriotes. La magyarisation de l'élément israélite, ayant comme conséquence directe la magyarisation de nos industries et de notre commerce, et — prochainement — de nos villes, de l'Adriatique jusqu'aux Carpathes, donnera au pays un aspect, un coloris magyar. L'industrie et le commerce étant magyars — nous tenons une garantie sûre de la magyarisation du territoire". (p. 58).

„Il faut aménager le plus possible d'institutions scolaires magyares. Plus il y en aura, mieux cela vaudra".

„Les villes accompliront le miracle de magyariser la Hongrie. Pouvons-nous créer des villes magyares florissantes ? Nous répondons : Oui ! Les villes qui se magyarisent nous garantissent l'avenir de la nation magyare". (p. 64).

La brochure de Beksics date de 1883. Et pourtant les mêmes préoccupations de ma-

gyarisation *dominent également la Hongrie d'après-guerre*. L'une des dernières manifestations dans cet ordre d'idées est la création en 1931 d'une société dénommée : „Société pour la magyarisation des noms“, ayant à sa tête l'archiduc Joseph de Habsbourg, l'archevêque Seredi et le député Lengyel Zoltan.

Celle-ci a établi une statistique de laquelle il ressort que les *noms étrangers sont au nombre de quatre millions sur le territoire de la Hongrie*.

L'affirmation de Lengyel Zoltan que du nombre total des citoyens de la Hongrie (8 millions) la moitié des noms sont étrangers, est extrêmement précieuse.

Ce chiffre traduit la véritable situation ethnographique de la Hongrie. Personne n'est assez naïf pour affirmer que les habitants portant des noms étrangers sont d'origine magyare, et qu'ils auraient de leur propre gré pris des noms à consonance étrangère. Au contraire ils sont tous d'origine non-magyare, quoique quelques-uns d'entre eux se déclarent hongrois.

En d'autres termes le nombre des Hongrois d'origine est extrêmement réduit en Hongrie, et ceci nous fait penser qu'il y a mille ans environ le nombre de magyars ayant envahi la Hongrie venant d'Asie, ne s'élevait qu'à 100—120.000.

Des siècles durant, les Hongrois ont été do-

minés par la peur que leur propre peuple fût trop réduit en nombre. C'est ainsi que s'explique l'action effrénée de magyarisation qui caractérise de tous temps la politique de la Hongrie.

La cas de la „Emke“

A l'époque de la domination hongroise, la société culturelle „Emke“ était, parmi les institutions de cette espèce, la plus renommée. Les actes „culturels“ de cette société sont immortalisés dans ses propres annuaires. Mais les documents, d'ailleurs, parlent d'eux-mêmes.

Le député Bela Hertelendi a dit entre autres, à la séance du Parlement magyar du 15 Déc. 1890 : „la société „Emke“ a créé, en l'espace de trois ans, dans les régions roumaines 160 écoles qui ont une grande importance pour la magyarisation“.

„Egalité“ style budapestois

Le ministre des cultes, Albert Berzeviczky, membre de la Société „Emke“ a défini ainsi, en 1892, le devoir de cette société : „Nous voulons faire de tous les non-magyars des égaux, par le sentiment de cohésion nationale et par la compréhension de notre langue et de notre culture hongroise. Nous avouons franchement que notre but est qu'il n'y ait plus sur tout le territoire magyar un seul coin où le hongrois se sente étranger. Nous

voulons que la parole et la chanson hongroise résonnent non seulement sur la Puszta hongroise, mais même au pied des Carpathes.

Extermination des roumains

M. Iosef Sandor a composé un mémoire par lequel il signale au gouvernement de Budapest le danger roumain, en l'adjurant de prendre des mesures immédiates. Ce mémoire qui date du 17 Février 1891 dit entre autres: „Il faut encourager les Secui par tous les moyens afin que le fleuve ethnique de la puszta hongroise puisse se rencontrer avec le fleuve ethnique des Secui. Ceci est d'autant plus urgent, que les signes de roumanisation s'avèrent fort dangereux. Après l'application de mesures en faveur des Secui, il nous faudra songer également à refouler les Secui graduellement vers l'Occident, jusqu'à ce que nous ayons complètement réalisé une masse ethnique unie et compacte avec la Puszta hongroise“.

En jetant un coup d'œil sur la carte ethnique de la Transylvanie, il est facile de se convaincre que la proposition de M. Sandor équivaut à un plan de destruction de l'élément roumain de Transylvanie.

Nous lisons à la page 236 de l'annuaire pour les années 1892—1893 : „Il est vrai que la société „Emke“ est fanatique et chauvine. Mais qu'aurions-nous donc pu faire si nous

n'avions pas été des chauvins fanatiques ? Qui o porté aux Roumains le coup de grâce ? Quelle a été cette force ? La société „Emke“.

„Différentes questions culturelles“

Dans le rapport sur les 20 ans d'activité de la société „Emke“ nous lisons ce qui suit : „Nous rappelons à la rubrique des questions culturelles le problème de la magyarisation des noms. Nous avons constitué dans cet ordre d'idées des modèles de formules pour ces demandes, ainsi que des instructions sur la procédure à suivre. L'activité de notre société a suivi celle de la „Société centrale pour la magyarisation des noms“. Le résultat a été brillant. Le pharmacien Nagy Sandor de Tg. Mureș à lui seul a réalisé 300 „magyarisations de noms“.

„Emke“ a obtenu de bons résultats à Nighighis et Cristur. Beaucoup a également été fait en ce qui concerne le réveil du sentiment patriotique, ainsi que pour répandre la langue magyare en introduisant dans les églises roumaines des cantiques de l'église magyare. (p. 525).

Conformément au paragraphe 6 de notre programme de travail, une commission permanente de magyarisation des noms, a été constituée à Cluj“ (p. 183).

„A la suite de l'appel de la société „Emke“, les propriétaires terriens ont commencé à ne

parler que hongrois à leurs serviteurs et ouvriers roumains.

Le changement s'est plus particulièrement fait sentir dans les villes" (p. 283).

La société „Emke“ s'est procurée pour les répandre dans le public un grand nombre d'exemplaires de la brochure intitulée : „Comment magyariser les noms“, éditée par la „Société centrale de magyarisation des noms“. Rien que dans les ateliers des chemins de fer de Cluj on a effectué, dans une seule année, la magyarisation des noms de 35 familles ouvrières. A l'institut pédagogique d'Etat à Cluj 10 noms ont été magyarisés, et à celui de Hunedoare le chiffre a atteint 45. (p. 311).

BCU Cluj / Central University Library Cluj

La colonisation dans les régions roumaines

„Le 12 Mai 1886, s'est constituée, sous la présidence du Comte Bela Banffry et du député Iuliu Horvath, la Section pour la Colonisation des Secui de la Société „Emke“. L'Etat a également établi le principe de colonisation, désignant comme terrain à cette colonisation la vallée de l'Ardeal, les zones limitrophes des territoires „secui“ et les régions des rivières traversant la Hongrie“. (vol. jub., p. 390).

„Inquiétudes“ au sujet des enfants

„L'annuaire „Emke“ pour l'année 1892 écrit les lignes suivantes sur l'Asile des en-

fants de Barghis, département Tarnava Mica, poursuivant le but de magyarisation, commun à la société „Emke“ : „Ici à Barghis nous avons 200 enfants hongrois et 800 enfants roumains. Ceux-ci parlent aujourd'hui le hongrois plus correctement que leurs camarades magyars, grâce au système d'éducation qui leur est appliqué“.

„En ce qui concerne les écoles primaires, la „Emke“ s'y est tout spécialement intéressée. Notre but est d'organiser non seulement des écoles d'Etat magyares mais aussi des écoles confessionnelles. (vol. jub. p. 526).

Le danger de l'Ardéal roumain

Le volume spécial (jubilaire), publié par la société „Emke“ en 1910, à l'occasion de ses 25 ans d'activité résume les intentions, l'activité et l'historique de la Société.

Nous trouvons à la page 501 un dessin où la „Emke“ est représentée en cavalier qui se défend avec une épée contre une bande d'individus revêtus du costume roumain.

Voici quelques extraits de ce volume :

„En ce qui concerne la magyarisation des départements, c'est en Transylvanie, avec les Roumains que nous rencontrerons les plus grandes difficultés. C'est là que le danger est le plus grand. (p. 71).

„Quelle est la région le plus en danger ? La Transylvanie, assurément. Le mouvement

des Roumains est en plein essor. Nous sommes très inquiets“. (p. 76).

„Nous prétendons que nos citoyens d'une autre langue parlent et se sentent hongrois. (p. 80).

*

Ce qui précède a convaincu, croyons-nous, tout le monde du caractère „purement culturel“ de l'activité déployée dans le passé par la société „Emke“.

Nous ajoutons même : L'„intolérant“ Etat roumain a permis à la société „Emke“ de fonctionner même sous le régime roumain.

La misère agricole de la Hongrie

Tandis que l'oligarchie magyare répand continuellement la haine contre la Roumanie, la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie, elle maintient le paysan et l'ouvrier manuel hongrois dans le plus terrible esclavage, dans une misère morale et matérielle des plus désolante. La situation du prolétariat agricole est certainement la plus déplorable.

Toute tentative de remédier à cet état de choses se heurte à une résistance acharnée de la part des grands propriétaires hongrois.

Quels sont ces propriétaires ?

Leur liste interminable, chacun peut se la procurer. Elle est transcrite dans la brochure de M. Dionisie Zentay : „Beszelo számok“ (Chiffres significatifs), parue en 1935 à Budapest.

Voici la superficie des domaines des grands propriétaires hongrois :

Prince Paul Eszterhazy : 223.413 jugars (le jugar équivaut à 4 ares environ).

Prince George Festetich : 75.196 jugars.

Comte Alphonse Palavicini : 54.204 jugars.
Comte Maurice Eszterhazy : 56.175 jugars.
Comte Ladislau Karolyi : 45.687 jugars.
Comte Thomas Eszterhazy : 47.608 jugars.
Prince Philippe de Cobourg-Gotha : 41.034 jugars.

Archiduc Frédéric : 42.855 jugars.

Comte George Karolyi : 33.506 jugars.

Comte Alexandre Fetetitch : 24.712 jugars.

Comte Ladislau Semsey : 25.826 jugars.

Comte Joseph Hunyady : 29.526 jugars.

Comte Dionisie Almassy : 13.351 jugars
etc. etc.

Et cette liste continue sur des pages entières.

La misère agricole de la Hongrie — pays dans lequel les propriétés dépassant en superficie mille jugars, occupent la troisième partie de tout le territoire — a fait l'objet de toute une littérature.

Parmi les ouvrages les plus récents parus sur ce sujet, nous rappellerons celui de Iuliu Illyés : „Le peuple de la Puszta“, dans lequel il est prouvé que la situation agraire hongroise ne se différencie en rien de celle des temps du servage, le paysan magyar étant considéré non pas comme un homme, mais comme un simple supplément à la propriété de l'oligarchie.

„La situation du Tard“ de Zoltan Szabo reflète un état de choses purement renversant.

Le jeune député hongrois Matia Matolcsy

a publié l'année passée un traité intitulé : „Projet de la nouvelle réforme agraire“, considéré comme un appel énergique à la réalité adressé à la Hongrie féodale. La préface a été écrite par M. Iuliu Szekfű, le célèbre professeur d'Université, qui affirme de la sorte que le problème agraire présente aujourd'hui en Hongrie de grandes ressemblances avec l'époque du servage. A ce moment même tout le monde était d'accord que quelque chose devait être fait pour les forçats de la terre. Toutefois, lorsque la question se posait de prendre des mesures pratiques, les intéressés n'hésitaient pas à recourir à la vieille formule qui a tant de fois fait ses preuves et notamment que : *„les paysans ne sont pas encore mûrs pour les réformes“*. Qu'ils „mûrissent“ donc encore dans la situation dans laquelle ils se trouvent !

En feuilletant le livre de M. Matolcsy nous voyons qu'il est basé sur des chiffres, des données statistiques et des faits. L'hydre de la grande propriété apparaît dans toute sa hideur. Devant le grand propriétaire, qui pour la plupart du temps est dépourvu de tout sens social, le paysan est littéralement un esclave, cruellement exploité.

La grande propriété — dit M. Matolcsy — est un grave danger national. L'auteur s'occupe ensuite, avec une envie mal déguisée, des réformes agraires réalisées en Roumanie, Yougoslavie et Tchécoslovaquie, et préconise

enfin un plan de réforme agraire en Hongrie.

M. Matolcsy se demande comment la Hongrie peut prétendre à la révision des frontières lorsqu'elle n'est même pas en état d'imposer une révision intérieure, nécessitée par les circonstances.

„Comme il est regrettable — dit-il par exemple — que dans le Banat et dans le Bihor, que la Hongrie a perdus, la colonisation accomplie au cours de ces dernières années, plaide en faveur du sens social et agricole des voisins de la Hongrie. Qui donc pourrait prétendre que les 1800 serviteurs du prince Boncompagny, dont le domaine est situé près de la frontière serbe, pourraient rivaliser avec les colons serbes d'au-delà de la frontière, et que la réforme agraire serbe a rendus propriétaires“.

Les aristocrates hongrois au banc des accusés

Le journal „Pesti Naplo“ du 24 janvier 1936 publie un discours prononcé au Parlement par M. Matolcsy, et dont nous extrayons le passage suivant :

„La politique hongroise — dit M. Matolcsy — qui en 1918 a précipité le pays dans le précipice, a commis l'erreur impardonnable de prendre parti pour les classes sociales dites „historiques“ contre celle des paysans qui tendent à s'élever. La série des désastres subis par la patrie magyare est due au choc entre

les paysans, formant la nation proprement dite, et les aristocrates dont l'origine est, pour la plupart du temps, étrangère. *Les aristocrates ont lutté davantage dans le passé contre les paysans que contre les Turcs.* Les guerriers de Rakoczy maudissaient, en riant et pleurant de rage, les aristocrates de souche étrangère. Ceci est une vérité historique“.

„Le problème agricole n'a pas été résolu. En 1848 la liberté n'a été accordée que pour la forme. Depuis lors et jusqu'à nos jours la situation des paysans ne s'est améliorée en rien, personne ne s'est préoccupé de leur relèvement. Toutes les tentatives d'émancipation de la classe paysanne se sont heurtées au mur immuable de la résistance des magnats. La lutte a été des plus acharnée, la révolte des paysans a été une révolte muette. Un million et demi de paysans hongrois en ont été les victimes : *ils ont émigré*, en assurant le triomphe de l'égoïsme de l'aristocratie magyare.

„Qui sont ces aristocrates ? Ce n'est qu'exceptionnellement qu'ils sont magyars d'origine ; ils vivent à l'étranger, ils y dépensent leurs fortunes et n'ont avec les masses paysannes aucun contact moral. Leurs propriétés sont pour la plupart du temps le fruit d'une trahison de leur peuple, la récompense d'une attitude anti-nationale“.

Matolcsy cite comme exemple la Roumanie qui a bénéficié d'une réforme agraire. Il

n'existe plus de grandes propriétés en Transylvanie.

Une voix : „Voulez-vous défendre les procédés qui ont été employés en Ardéal ?

Matolcsy : „La réforme agraire roumaine a été générale. Non seulement les comtes de Transylvanie, mais aussi les propriétaires du Vieux Royaume ont été expropriés“.



Il ressort du discours de Matolcsy que *les Hongrois se sentent, en matière d'agriculture en état d'immense infériorité vis-à-vis des Etats de la Petite Entente.*

Mais les plans réformistes de Matolcsy sont superflus. Qui fera la réforme agraire en Hongrie ? Les grands propriétaires et les aristocrates sont maîtres absolus de ce pays, et ne procéderont certainement jamais à rien contre leurs propres intérêts.

Etant donné ces circonstances, le mal de la Hongrie se présente comme incurable. *Le maintien* de l'état de choses actuel est catastrophique. La *modification* de cette situation s'avère impossible à cause de la résistance de la classe dirigeante.

Voilà pourquoi le mal est sans remède. Ce qui est entrepris n'est que brouhaha révisionniste destiné à troubler et à terroriser ceux qui demandent du pain et de la terre.

„Du pain, nous mourons de faim !“

Au delà de la phraséologie de la presse des magnats, des ambitieux, des patriotes de métier, — il y a l'atroce souffrance du peuple magyar, sur lequel pèsent non seulement les conséquences de la crise, mais aussi le féodalisme le plus cruel qui existe encore aujourd'hui en Europe.

Si nous laissons de côté les journaux révisionnistes de l'oligarchie pour jeter un coup d'oeil dans ceux de la débile démocratie magyare, nous ne tarderons pas à constater que ceux-ci sont d'un tout autre style.

Un article caractéristique, intitulé „Nous avons faim, nous n'en pouvons plus !“ a paru le 17 janvier 1932, dans le journal „Nepszava“ de Budapest.

„Dans les villages abandonnés, les voix du désespoir se fondent en une plainte continue. Dans le pays hongrois arrivé à la plus noire misère, les enfants pleurent en vain pour avoir du pain.

„Le peuple se présente en masse devant les autorités, demandant du travail, la nourriture indispensable. L'agitation est générale au-delà de la Tisza et au-delà du Danube. La

misère est si grande que les hommes de Balmazujvaros perdent la tête et commettent des „faits inconsiderés“. La révolte de la multitude commence à prendre des proportions menaçantes. Le fait que les autorités forcent à la séparation les membres des familles besogneuses, contribue encore à accroître l'agitation. Les enfants sont envoyés dans des asiles, tandis que les parents n'ont d'autre choix que de prendre la besace. Remarquez qu'il ne s'agit pas de familles d'hommes dépravés, mais d'honorables laboureurs et de travailleurs en chômage. A Csongrad, la situation est devenue dangereuse. Une partie de la population souffre les affres de la faim, et l'autre attend avec épouvante le lendemain, lorsque la misère les mettra tous sur le même plan.

„Les démonstrations des chômeurs sont quotidiennes. Tout récemment, 1200 hommes affamés se sont rassemblés devant la mairie... Ceux de Dobosz ont également manifesté. Aussitôt la gendarmerie a été appelée sur les lieux et les travailleurs ont été sommés de se disperser, sinon les gendarmes auraient tiré dans la foule. Les travailleurs répondirent : „Ils n'ont qu'à tirer ! Nous n'avons plus rien à perdre !“

Ce n'est pas à coups de fusil qu'on pourra apaiser la tempête qui gronde dans l'âme de ceux qui souffrent. Il s'agit de la ruine du peuple magyar. Le peuple ne veut pas mou-

rir. Comprenez-le bien, vous qui êtes au pouvoir ; le peuple ne veut pas mourir !”.

Le journal „America“ de Cleveland (U. S. A.) a publié au mois de mai 1936 les déclarations suivantes du politicien hongrois bien connu *Garbai* :

„Les conditions dans lesquelles se trouve actuellement la Hongrie auraient causé depuis longtemps une révolte dans tout autre pays du globe. La Hongrie est un volcan dont l'éruption est empêchée par la terreur. Elle est le seul pays d'Europe qui soit resté féodal, un pays aux domaines immenses et aux richesses énormes et qui est en même temps le pays de la faim et de la misère. La moitié du pays appartient à quelque 3.000 familles. En Hongrie il n'y a ni liberté de parole, ni celle des réunions. Le vote universel n'existe pas. Ton vote est connu, car tu le donnes sous le regard du gendarme“.

Le journal de droite „Uj Magyarsag“ a publié une longue étude de M. Doveny Nagy Lajos, dans laquelle l'auteur montre comment vivent les paysans de la Lande hongroise. Faisant une enquête sur les lieux, il a constaté que „dans la commune de Szeghalom, les paysans mangeaient les feuilles de maïs dont étaient remplis leurs matelas et leurs oreillers“.

Dans le journal „Nepszava“ M. Stefan Turi décrit ainsi un paysage danubien : „Le tableau est pittoresque. D'un côté les châteaux

et monuments historiques, de l'autre des villages asiatiques. Depuis 1000 ans ces villages n'ont pas changé, étranglés par le système des grandes propriétés. Mille ans ont passé sans laisser de temps pour que la population des campagnes se mette en branle“.

Le même journal fait remarquer que dans les communes de Gerepfalva, Kacs, Kistaly, Nosvai, Ostoros, Saly, Szomolya, Tibolddarocz, la grande majorité de la population habite dans des grottes, comme aux temps préhistoriques.

„La mortalité des nouveaux-nés est effrayante dans ces contrées. D'après les calculs du dr. Henri Herscovitz, elle a atteint ces dernières années un pourcentage de 53%. L'alcoolisme fait de terribles ravages. Comme dans les régions viticoles les travailleurs reçoivent une partie de leur salaire en vin, les enfants affamés s'habituent à la boisson. Grâce à ce fait, ils sont souvent ivres en se rendant à l'école“.

L'écrivain magyar Francise Herczeg, président de la Ligue Révisionniste hongroise, a fait il y a quelques mois une conférence au club des journalistes hongrois, demandant le respect des libertés civiques. En commentant cette conférence, le journal „Pesti Hirlap“, organe principal des révisionnistes hongrois, écrit :

„Quels Hongrois sommes-nous donc pour donner aux gouvernements voisins un exem-

ple de l'oppression des citoyens ? Qui osera assumer la responsabilité morale de cette situation ? Les Hongrois des états successeurs peuvent être facilement réduits au silence par la réplique suivante : „Que voulez-vous ? Les Hongrois de Hongrie ont bien moins de droits que vous“.

„Comment pouvons-nous, nous Hongrois, nous ériger en défenseurs de la minorité magyare des états voisins, alors que nous-mêmes méconnaissions la liberté de notre peuple“.

Le commentaire du journal „Pesti Hirlap“ est des plus éloquents et donne une image fidèle de la situation de la Hongrie, qui méconnaît les droits civiques, et que les agitateurs révisionnistes manquant de scrupule présentent néanmoins comme un véritable paradis sur terre.

Un autre cas.

Au mois de juin 1933, M. Fischer Keresztes, ministre hongrois de l'Intérieur, a fait au Parlement un exposé sur la situation intérieure. Les membres de l'opposition l'ont combattu avec violence et l'ont interrompu de façon assez peu flatteuse.

Le député *Tibor Eckhardt* lui a crié : „Donnez-nous les droits que les Hongrois ont en Tchécoslovaquie !“.

Et *Francisc Ullein* a dit : „Donnez nous les droits que nous accordent les Roumains !“.

Bien entendu, le président de la Chambre

a rappelé à l'ordre les députés de l'opposition, pour leur sincérité „antipatriotique“. Toutefois, ces interruptions — enregistrées par toute la presse budapestoise — serviront de témoignage à tous ceux qui voudront comparer la situation des pays de la Hongrie féodale.

Et ces comparaisons ne seront jamais défavorables à la Roumanie, à la Tchécoslovaquie ou à la Yougoslavie. Le paysan hongrois de ces pays est satisfait, car les réformes agraires l'ont rendu propriétaire aussi bien que le paysan roumain, slovaque et serbe, et il n'est plus la victime du système des grandes propriétés.

Bernard Shaw et le révisionnisme philo-magyar

En pleine lutte des états successeurs contre la propagande révisionniste magyare, apparaîtrait subitement sur le terrain, en 1928, la figure ironique de l'écrivain génial, Bernard Shaw, pour dénoncer avec violence l'action des révisionnistes anglais, inspirée par Lord Rothermere.

Et l'auteur de „L'homme de la chance”, de „César et Cléopâtre”, du „Médecin devant un dilemme”, et de tant d'autres oeuvres immortelles, a tenu à expliquer ainsi son attitude tranchante :

„Il est inadmissible que les hommes inconscients encouragent, en Angleterre, pour des raisons personnelles, les tendances révisionnistes de Budapest et les tentatives de renverser l'état de choses actuel, tentatives ébauchées par ceux qui se sont avérés eux-mêmes intolérants, opresseurs et violateurs de la loi, à l'égard de toutes les autres nations.

Les conséquences de cette attitude ont été extraordinaires en Hongrie. Immédiatement des comités révisionnistes ont été réunis, cherchant ce qu'il y avait à faire et quelle se-

rait la mesure la plus sage et la plus appropriée à adopter contre... l'Écossais impertinent. Et la meilleure solution a été trouvée sans retard. Il a été proposé que tous les livres de Shaw soient retirés de la circulation, qu'ils soient livrés aux flammes, et que les théâtres hongrois boycottent ses pièces sur toute l'étendue de la Hongrie.

De cette façon, la patrie magyare a été sauvée, et l'écrivain „médiocre”, Bernard Shaw a été mis au pillori à... Kecskemet.

Nous ne savons pas ce qu'il est advenu des propositions sus-mentionnées des révisionnistes hongrois, mais le fait est que Bernard Shaw — que ses études politiques et sociologiques approfondies ont rendu assez clairvoyant — s'est prononcé contre ceux qui, par inconscience ou par intérêt, soutiennent les tendances révisionnistes hongroises. Quant à Bernard Shaw, personne ne pourrait lui faire l'insulte de l'accuser de s'être mis au service d'une idée qu'il ne partage pas.

L'attitude franche de Bernard Shaw nous prouve que les cartes ethnographiques ne sont pas ignorées dans les pays occidentaux. En les regardant, même les plus hésitants doivent comprendre la situation et voir pourquoi le démembrement de la Hongrie a été nécessaire et pourquoi la solution salutaire ne peut se trouver que dans le principe wilsonien de la libre auto-détermination des peuples. La Hongrie a été réduite à ses proportions ethni-

ques, et les nationalités asservies ont été libérées. Lord Rothermere et ses acolytes, séduits par les propagandistes de Budapest, déclarent que c'était là une „injustice“. Cette bouffonnerie inventée par ces hommes „irresponsables“ ne pouvait passer inaperçue pour le fin psychologue et l'homme de bon sens qu'est Bernard Shaw.

De même qu'il n'admet pas qu'on plaisante sur le compte de... l'humour, il refuse de tolérer — comme on le voit — certaines plaisanteries de mauvais goût.

Björnsterne Björnson et le chauvinisme magyar

Les hommes politiques hongrois ont toujours pratiqué une tactique des plus perfides, ils ont été d'une duplicité défiant l'imagination.

Les Magyars, qui sont, dans leur pays, les oppresseurs acharnés des éléments minoritaires, les étouffeurs de la culture roumaine, slovaque ou serbe, adversaires convaincus des libertés civiques des nationalités, — eux donc se sont érigés de tous temps, en défenseurs des idées les plus avancées et les plus libérales du monde.

Mais cette tactique, comme par le passé, ne trompera aujourd'hui encore que ceux qui se laisseront convaincre par l'attrait d'espèces sonnantes.

Il est fort instructif de rappeler à cette occasion l'attitude du célèbre écrivain Björnsterne Björnson, qui a démasqué la duplicité de la politique hongroise.

Un congrès de paix devait se réunir en septembre 1907 à Munich. Björnsterne Björnson ainsi que le comte Albert Apponyi y ont été conviés. L'homme d'Etat hongrois était à ce moment ministre de l'Instruction Publique, et

venait de faire voter la fameuse loi de 1907, tendant à magyariser intégralement l'enseignement à donner aux nationalités de l'ancienne Hongrie.

L'homme de lettres norvégien, apprenant que le comte Apponyi s'apprêtait à venir à ce congrès, a déclaré catégoriquement refuser d'y participer, donnant à cette abstention l'explication suivante :

„J'estime que c'est un grand honneur pour moi que vous m'ayez invité à un congrès pour-suivant un but si noble. Il aurait fallu, toutefois, que je me domine et que je ne me livre pas à des attaques aussi violentes que je voudrais le faire, contre ceux des participants, qui parleront de paix au congrès, mais qui chez eux en revanche, asservissent ou cherchent à asservir les peuples sans leur permettre de jamais protester. Le plus grand pharisaïsme consiste à excommunier la guerre, à se faire l'apôtre de la paix, sans commencer toutefois par son propre pays. Si, par exemple, le comte Apponyi, actuellement ministre de l'Instruction de la Hongrie, qui procède d'un façon honteuse envers les nationalités, venait à ce congrès de paix en tant que représentant de son peuple, je mettrais tout en oeuvre pour qu'il soit expulsé de la salle...”

A ce moment le comte Fr. Schönborn a publié dans la „Neue Freie Presse” un article par lequel il essayait de prendre la défense du comte Albert Apponyi.

Mais Björnsterne Björnson a répliqué, par la voie du même journal sur un ton encore plus décidé : „Déclarer la guerre chez soi, en Hongrie, à de nombreuses nations et faire en même temps des déclarations pacifiques à des congrès, voila une chose qui ne peut être tolérée. Or le représentant le plus caractéristique de cette duperie organisée est le comte Apponyi. C'est pourquoi je l'ai mis à l'index, lorsque la question a été soumise au jugement de l'Europe”.

Le comte Albert Apponyi s'est senti obligé d'intervenir en personne dans le débat, pour déclarer à l'écrivain norvégien qu'il se présenterait „la tête haute“ au congrès de paix.

Björnsterne Björnson a répondu par le célèbre article: „*La tête haute*”, publié dans la „Neue Freie Presse” et où il écrivait entre autres :

„Le comte Apponyi affirme qu'il va se présenter la „tête haute” au congrès. Mais qui en doute ? Mais est-ce qu'un oppresseur des peuples s'est jamais présenté sous d'autres aspects ?

Une loi scolaire a été votée comme jamais auparavant on n'en a vu. Les dispositions essentielles de celle-ci sont élastiques: elles peuvent être étendues indéfiniment de façon à ce que toutes les nationalités soient étouffées par son application. Arracher aux enfants leur langue maternelle équivaut à arracher le nourrisson au sein de sa mère. Or tel est

justement l'ordre que le comte Apponyi donne — la tête haute — dans sa loi.

Par cette loi les Allemands, les Roumains, les Croates, les Ruthènes et les Slovaques sont destinés à être asservis tour à tour à l'esprit et la volonté magyars car cet esprit et cette volonté sont les plus anciens, les plus nobles et les plus évolués du monde entier, et peuvent conduire mieux et plus vite vers le progrès. Sous l'empire de cette loi, des milliers d'émigrants seront entassés dans des wagons de marchandises avec leurs besaces et leurs hail-lons. Le comte Apponyi restera au milieu d'eux — la tête haute ! C'est une consolation ! Ce sera également une consolation pour ceux qui partent comme pour ceux qui restent, au moment des adieux !

„Si ensuite les enfants restés à la maison ne peuvent apprendre le hongrois, car c'est une langue difficile — et n'apprennent rien du tout, la Hongrie étant le pays d'Europe comptant le plus d'illettrés — qu'importe ? Voyez, le comte Apponyi est parmi eux — la tête haute ! Les églises vides, vides parce que le service religieux se fait en hongrois, ce n'est rien, le comte Apponyi les remplira à lui tout seul toujours la tête haute. Si les musées populaires slovaques sont fermés et les moyens destinés à les entretenir — confisqués — y compris les donations de l'empereur ! Eh bien soyez certains, sur une colline des environs vous verrez le nouvel esprit protecteur de la

Hongrie — le comte Apponyi, — encore la tête haute !”.

„Je citerais — en l'honneur de cet esprit protecteur — des témoins et des documents fournis par les peuples opprimés par la Hongrie. Mais rien ne presse, car le comte Apponyi les attend — la tête haute“.

Ainsi avait écrit Björnsterne il y a quelques dizaines d'années, c'est ainsi qu'il avait stigmatisé l'oppression des peuples assoiffés de liberté.

Naturellement les propagandistes philomagyars de l'étranger sont aujourd'hui d'une autre opinion, et notamment que les peuples rendus à la liberté par le Traité de Trianon, soient contraints de retourner à nouveau au „paradis” hongrois.

Les Roumains n'ont pas de haine contre les Hongrois

Les données auxquelles nous nous sommes reportés dans les chapitres précédents sont presque uniquement hongroises, de sorte que nos arguments se basaient dans la plus grande partie sur des textes fidèlement traduits des livres, revues, articles de journaux, décrets, etc. de source hongroise. Nos adversaires ne pourront pas, par conséquent, nous accuser d'avoir inventé, ou d'avoir attribué aux propagandistes du révisionnisme des actes et des paroles inexistantes. Nous combattons ici ce révisionnisme à force d'arguments que les Hongrois eux-mêmes ont créés, par leur propre conduite, en différentes circonstances.

En second lieu, nous tenons à déclarer, que nous Roumains, sommes étrangers à toute animosité, à tout sentiment hostile envers le peuple hongrois. Nous l'estimons et nous l'apprécions, au contraire. Nous ne luttons pas contre les Magyars, mais pour l'intégrité de notre pays. Nous considérons les frontières ethniques, et ce n'est que pour cette raison que nous ne pouvons accepter la thèse selon

laquelle elles pourraient ne pas être définitives.

Lutter pour le maintien de l'unité nationale roumaine ne signifie point lutter contre les Hongrois. Une grande différence existe entre ces deux choses et nous protestons dès le début contre toute confusion tendancieuse.

D'autre part, même aux temps de la domination hongroise, la lutte des Roumains asservis n'avait aucun caractère de haine de races. Les Roumains de Transylvanie ont lutté pour leurs droits, qui ont été bafoués par la classe dirigeante hongroise. De même aujourd'hui les Roumains luttent contre le révisionnisme magyar, non par haine de race mais pour défendre leur liberté nationale, menacée par les tendances révisionnistes-impérialistes de Budapest.

Les Roumains combattent le révisionnisme hongrois parce qu'ils le considèrent comme immoral, dangereux pour l'idée de paix et contraire aux normes les plus élémentaires de la justice ethnique.

Après que le Traité de Trianon eut établi la frontière entre Roumains et Hongrois, la Roumanie a tendu aux dirigeants hongrois une main amicale.

Si les Hongrois, en la personne de leurs dirigeants, ne nous menaçaient pas de guerre et s'ils ne menaient pas contre les états successeurs une campagne de dénigrement des plus indignes, cette action hostile aurait pu

faire place à un échange intellectuel intense, destiné à établir une meilleure connaissance réciproque. Le peuple roumain aurait reçu à bras ouverts toute tentative de rapprochement franc et cordial entre les deux peuples, car il est convaincu que les deux petites nations sont faites pour vivre en bonne entente.

Budapest est toutefois d'un autre avis.

Les aristocrates féodaux qui président aux destinées de la Hongrie tiennent à ce que le différend roumano-magyar — qui a reçu sa solution par la conclusion du traité de paix qui réduit la Hongrie à ses proportions ethniques — continue à subsister, ne fût-ce qu'artificiellement, et que l'hostilité soit alimentée par tous les moyens, pourvu qu'elle ne disparaisse point.

Cette campagne est déclenchée en ce moment par les voies de la propagande dans la presse hongroise et dans les centres de l'activité internationale. Demain elle aboutira à la guerre que la Hongrie prépare et par laquelle elle espère réduire à nouveau en esclavage les nations libérées.

Le soi-disant „révisionnisme pacifique” est une vaste plaisanterie. Les Hongrois assurent de leur „amitié” les Etats successeurs, à la condition, toutefois, que ceux-ci lui rétrocèdent les territoires habités. Mais une telle proposition équivaut à la proposition d'„amitié” que ferait un malfaiteur en échange de biens qu'il forcerait de lui remettre sous menace de mort.

Justement parce qu'elle a besoin de cette atmosphère de haine, la classe dirigeante de la Hongrie, considère comme dangereuses et nuisibles les tendances de rapprochement roumano-magyar. Comme nous l'avons montré, l'amitié avec les Roumains, les Tchécoslovaques et les Yougoslaves est repoussée avec une sainte horreur, car si elle prenait racine, la propagande irrédentiste serait vouée à l'échec.

Etant donné que la politique hongroise est ce qu'elle est, les Roumains, les Tchèques et les Yougoslaves n'ont qu'un seul devoir : — celui de se défendre.

Il y a aussi en Hongrie des tendances pacifiques

Les chimères révisionnistes hongroises n'ont pas contaminé tous les esprits magyars.

On trouve aussi parmi eux des hommes ayant une mentalité plus lucide, plus logique, plus saine.

Ceux-ci comprennent que l'entente, la paix et l'idée d'équité sont préférables à la haine et à la politique d'agression.

De telles conceptions — malheureusement assez rares en Hongrie — nous les trouvons dans l'article du célèbre homme politique magyar, *Stefan Friedrich*, paru dans „Pesti Naplo“ du 19 février 1936, sous le titre „Reconstruction de l'Europe Centrale“.

Voici ce que dit M. Friedrich :

„Une collaboration intellectuelle et économique contribuera toujours à l'établissement d'une atmosphère plus favorable, même en ce qui concerne la politique. Et, quitte à encourir la fureur des dirigeants de la nation, je déclare : Les pays de l'Europe Centrale, et le peuple magyar en premier lieu, ne pourront retirer que des avantages d'un tel rapprochement.

„Nous ne faisons que subir de grands dommages par suite de la tension hostile qui se manifeste de nos jours. Notre désavantage économique résulte du peu de sûreté de nos exportations agricoles. Du point de vue culturel l'isolement actuel signifie également l'isolement de la pensée magyare. A quoi bon toutes les protestations qui accompagnent les initiatives de redressement, à quoi riment les attaques à l'adresse des hommes d'Etat étrangers — qui dans la mesure des possibilités et des circonstances — aspirent à un avenir meilleur ?

„N'est-ce pas par hasard parce qu'ils n'acceptent pas la plate-forme actuelle de la politique extérieure hongroise ?!

„Le „farniente“ certes, est bien „douce“. Il est commode de ne rien faire sous prétexte que l'entreprise est d'ores et déjà vouée à l'échec. Mais cette mentalité archiconnue est aujourd'hui bien vieillie. Pendant 16 ans nous avons été bernés par la promesse que le temps nous prépare un poulet qui à un moment donné viendra tout cuit s'engouffrer dans notre bouche.

„N'avons nous donc aucun intérêt à profiter économiquement et intellectuellement d'un rapprochement effectif ? Les révisionnistes n'escomptent-ils pas que la prospérité économique et culturelle est préférable aux lamentations ?

„L'idée constructive commence à faire son

chemin dans le bassin danubien. Le fait ne peut être mis en doute. Les grandes puissances elles-mêmes soutiennent cette tendance. Pourquoi nous, Hongrois, ne participerions nous pas également à cette oeuvre constructive ? Le nouvel édifice de l'Europe Centrale ne sera pas l'oeuvre de ceux qui ne veulent voir que des obstacles et des difficultés — politiques autant que psychologiques — et n'osent s'engager ainsi dans la meilleure voie.

„Il sera, au contraire l'oeuvre de ceux qui ne se gêneront pas de transporter à la sueur de leur front les briques pour ce nouvel édifice, pour les poser ensuite, l'une après l'autre. Oui, ceux-là sont des précurseurs des temps meilleurs“.

M. Andrei Zsilinsky Bajcsi, l'homme politique bien connu, président du parti national-radical magyar, a accordé dans l'été 1936 une interview à une agence de presse de Budapest, dans laquelle il a insisté sur la nécessité d'une collaboration avec les Etats successeurs. Voilà ce qu'il a dit, entre autres:

„Je n'ai jamais fait de secret de ma conviction, et notamment que l'on pourrait trouver, entre la Roumanie et la Hongrie la voie d'une collaboration. Evidemment je suis magyar en premier lieu et homme politique philo-roumain ensuite. Toutefois, pourquoi cacherais-je que ma conviction politique est influencée en quelque sorte par mes souvenirs personnels de jeunesse, sur le peuple roumain.

que j'ai connu comme un peuple sympathique et bon“.

*

Les lignes ci-dessus sont empreintes d'une véritable aspiration à la paix, manifestée par quelques penseurs hongrois, haïssant réellement la haine et désirant établir des rapports nouveaux.

Les vrais intellectuels savent très bien que le révisionnisme officiel de la Hongrie n'est qu'une diversion de la classe dominante, étrangère aux intérêts du peuple et préoccupée d'une seule pensée : le maintien de leurs privilèges de classe.

Du moment où le peuple magyar réussira à écarter ces professionnels de la haine et de la discorde, les rapports entre la Hongrie et les Etats de la Petite Entente pourront devenir des rapports de bon voisinage pour le bien de la paix, du progrès, de la consolidation et de la collaboration des peuples.

Les minorités en Hongrie et en Roumanie

Que ne pourrait-on raconter sur le „paradis“ dans lequel vivent les minorités dans la Hongrie de nos jours !

Il est superflu de parler de la terreur à laquelle sont soumis les Roumains restés sous la domination hongroise. Le problème les concernant est „résolu“ de jour en jour à coups de crosse de fusil. Les gendarmes hongrois, — ce n'est un secret pour personne — ont toujours été de grands maîtres en matière „d'éducation patriotique“.

Voilà ce qu'écrit, au sujet des minorités, le journal „Dagbladet“ d'Oslo, officieux du gouvernement norvégien :

„La Hongrie est connue dans le monde entier par les mauvais traitements qu'elle infligeait autrefois aux minorités. Nous citons à l'appui de ces affirmations les accusations que Björnson a lancées contre le comte Apponyi. Aujourd'hui encore la situation des minorités slovaque et allemande est loin d'être satisfaisante. Budapest n'a pas manifesté jusqu'à présent un trop grand intérêt envers le problème des nationalités. Ceci s'explique d'une part par le fait que les minorités se trouvent en Hongrie dans une situation très

défavorable, et d'autre part par les circonstances qui font craindre à la Hongrie qu'une éventuelle amélioration de la vie des minorités magyares dans les Etats de la Petite Entente ait pour conséquence directe leur réconciliation avec la situation dans laquelle ils se trouvent, ce qui serait évidemment fort désagréable pour la politique révisionniste magyare !"

Les commentaires du journal „Dagbladet“ sont une nouvelle preuve que l'étranger n'ignore rien des persécutions auxquelles sont soumises les minorités de la Hongrie, qui, ainsi qu'on le voit, continue de cultiver religieusement ses traditions séculaires d'oppression des autres peuples.

„L'enfer“ roumain

Les révisionnistes hongrois affirment avec cynisme que les minorités de Roumanie vivent dans un vrai enfer.

Mais le problème des minorités ne préoccupe pas seulement les agents du révisionnisme magyar, mais aussi les hommes de science desintéressés.

M. Léo Picard a publié ainsi dans le journal hollandais „Het Vaterland“ un article remarquable sur la situation des minorités magyares en Roumanie.

Il fait ressortir dans son article qu'une des causes principales de l'effondrement de l'em-

pire des Habsbourg, a été la brutalité de la politique magyare, qui tendait à la dénationalisation par tous les moyens. Cette politique a subi un échec, et à la fin de la guerre la Hongrie a perdu une partie importante de ses territoires.

Il ressort de l'exposé de M. Picard sur la situation des minorités magyares de Roumanie, que la situation de ceux-ci est de beaucoup supérieure à celle des Roumains de l'ancien royaume magyar.

A l'Université roumaine de Cluj il existe une chaire de langue et de culture magyares ; le nombre de livres, revues et journaux hongrois est de beaucoup supérieur à celui de 1914, le nombre d'écoles magyares de l'Ardéal est également considérable.

L'auteur de l'article constate que la natalité chez les Roumains est beaucoup plus prononcée que chez les Hongrois et les Saxons. Si l'élément minoritaire prédomine dans les villes, les villages sont en majeure partie roumains. On peut affirmer par conséquent que les forces naturelles contribuent davantage à la consolidation du caractère roumain.

Un traitement „d'une extrême correction“

M. Lutz Korodi, publiciste allemand bien connu, a publié sur cette question, une étude très approfondie *). Il montre que l'action de

*) „Deutsche Allgemeine Zeitung“, 5.I.1935.

protection des Souabes de Roumanie, menacés de perdre leur nationalité, a commencé à peine en 1919, lorsque la Transylvanie est devenue roumaine.

L'état roumain a fait preuve d'une large compréhension dans cette question. Le clergé magyar a protesté, bien entendu, car il avait tout intérêt à magyariser les Souabes. Ce clergé a fait des démarches auprès du Pape, à Rome, lui demandant de maintenir la même situation que sous la domination hongroise, lorsque les Souabes étaient soumis à un processus continu de magyarisation.

„La façon de procéder, pleine de correction, de l'Etat roumain—conclut dans son article M. Lutz Korodi — est d'une grande importance pour comprendre la complexité des problèmes des nationalités en Europe“.

„L'intolérance roumaine“

Les accusations répétées des révisionnistes magyars selon lesquelles la culture magyare serait étouffée en Roumanie, ne peut être prise au sérieux par personne.

Rien qu'en matière de droit, la minorité hongroise a fondé en 1934, 20 nouvelles publications et notamment 12 journaux hebdomadaires, les autres étant des revues mensuelles. Le nombre des quotidiens s'est accru également au cours de l'année passée.

Pour caractériser le „chauvinisme“ et l'„in-

tolérance“ roumaines, nous croyons utile de reproduire un passage du journal „Elenzék“ de Cluj :

„J'ai assisté à Ploesti à la projection du film „Stradivarius“. d'après la pièce de l'écrivain magyar Szanto Gyorgy. La salle était archicomble et le public a applaudi avec enthousiasme l'esprit magyar qui émanait de ce film. A Buzau on représente la pièce magyare : „La Veuve Joyeuse“ de l'auteur magyar Franz Lehar. Au théâtre „Alhambra“, on joue également une pièce hongroise: „Place à la jeunesse“ de Fodor Laslo. Toute la presse roumaine a consacré à cette pièce des articles élogieux, en relevant que l'auteur est magyar. Les films, les pièces hongroises conquièrent la Roumanie. Comme les coeurs aimants se retrouvent toujours malgré les obstacles, ainsi se rencontrent et se rejoignent les âmes de ces deux peuples, malgré tous les empêchements“.

Les écrivains hongrois sont souvent traduits en langue roumaine. Ainsi ont été traduits : les nouvelles de Mikszath, les poésies de Petöfi et d'Ady, les romans de Szabo Dezseö, et tout récemment le grand poète roumain Octavian Goga a traduit le chef-d'oeuvre de Madach „La tragédie de l'homme“. L'écrivain magyar, Comte Nicolas Banffy a écrit dans la revue „Erdelyi Helikon“ que, d'entre toutes les traductions qui ont été fai-

tes dans quelque 20 langues, celle de M. Goga est la plus parfaite.

Comment la Roumanie „persécute“ les églises magyares

M. Alexandre Makai, évêque réformé de Transylvanie, a déclaré à la presse magyare, lors de son rapatriement volontaire en Hongrie, que rien que dans son évêché de Transylvanie „500 églises et nouvelles écoles ont été créées, un lycée de jeunes filles et un foyer pour étudiants magyars près de l'Université de Cluj ont été ouverts ainsi qu'une école de commerce et une autre d'agriculture, un institut de diaconesses, un grand hôpital, un asile de vieillards, etc., etc.“

En guise de conclusion nous ajouterons que l'évêque avait déclaré que „l'état actuel de l'église magyare réformée de Transylvanie est incomparablement supérieur à celui d'il y a 10 ans“.

Les paroles de l'évêque magyar illustrent suffisamment „l'oppression“ roumaine et la façon dont se présente „l'intolérance“ des Roumains. Sous le régime hongrois, les Roumains eussent été bien heureux de pouvoir, *à leur propres frais*, fonder des Universités, des lycées et des institutions culturelles roumaines, mais on ne le leur a pas permis.

Les minorités en Transylvanie

Quelques chiffres caractéristiques

Après l'effondrement de la monarchie habsbourgeoise, la Transylvanie s'est rattachée à la Roumanie dans la fameuse assemblée d'Alba Iulia, conformément à la volonté du peuple et conformément au traité de Trianon. La population de la Transylvanie est, en son immense majorité, roumaine. Elle compte quelques minorités dont la plus importante est la minorité magyare. Après celle-ci, la plus importante est la minorité allemande.

Ces minorités représentent des valeurs réelles dans la vie de l'Etat roumain. Elles sont consolidées économiquement et culturellement et se basent sur de vieilles et solides institutions, constituant, précisément par ce fait, un facteur important dans cette partie de la Grande Roumanie. Il n'y a pas lieu de discuter ici la façon dont les Hongrois, par exemple, ont conquis dans le passé cette position en Transylvanie ni si leur situation économique et culturelle s'est développée normalement ou au détriment, et par l'exploitation, de la population autochtone roumaine,

au sein de laquelle les Hongrois se sont installés il y a mille ans. Nous n'évoquons pas les fantômes du passé, nous n'exhumons pas les morts. Quel que soit le passé, l'Etat roumain est satisfait de voir que, dans la partie occidentale du pays, les minorités progressent constamment.

1.300.000 Hongrois et 600.000 Allemands — îles dans la mer des Roumains — ne changent en rien le coloris roumain de la Transylvanie, et encore moins le caractère d'Etat national de la Roumanie, dont la population atteindra bientôt 20 millions d'âmes. L'Etat roumain ne se trouve pas dans la situation de l'ancien Etat hongrois où le nombre des Hongrois était augmenté par celui des autres peuples. Se sachant absolument maître de la situation — de l'avis de quelques uns : précisément à cause de cela — les gouvernements roumains ont usé à l'égard des minorités d'une tolérance qui semble anachronique à presque tous les visiteurs étrangers habitués à une plus stricte application des principes de l'Etat national que celle qui est constatée en Roumanie.

Cette tolérance envers les minorités correspond entièrement à l'âme roumaine étrangère à tout sentiment xénophobe et à tout égoïsme maladif. C'est également ce qui explique que toutes les lois soumises au Parlement roumain dans ces 15 dernières années

reflètent une mentalité des plus conciliantes envers ceux qui parlent une autre langue.

En ce qui concerne le régime politique des minorités, les progrès sont tellement grands que toute comparaison avec la situation d'avant l'Union doit ouvrir les yeux de l'investigateur. Dans le passé, la Transylvanie soumise à la Hongrie, était dirigée selon des systèmes moyenâgeux. Toute la vie politique de l'Etat hongrois se trouvait entre les mains d'un nombre réduit d'aristocrates alliés au haut clergé. Le système électoral censitaire et le vote public fermaient la voie à toute manifestation de la volonté des masses populaires. Les partis politiques ne pouvaient être créés sans l'autorisation du gouvernement. La liberté de la presse n'existait pas, la liberté de réunion n'était garantie par aucune loi. Pour les réunions en plein air, il fallait une autorisation de la police, urbaine ou administrative. En ce qui concerne le droit d'association, les minorités ethniques ne pouvaient, conformément aux dispositions de l'ordonnance No. 1508, de 1875, créer que des associations culturelles et littéraires.

Aujourd'hui, la population de la Transylvanie jouit du suffrage universel, égal et secret, comportant le respect de la représentation proportionnelle de la minorité. La Constitution roumaine garantit la liberté de la presse. La création de partis politiques, le droit de réunion et d'association sont égale-

ment assurés par cette même Constitution (art. 15, 28 et 29).

Profitant sans restriction de ces droits, introduits par le régime roumain, les Hongrois, les Saxons et les autres minorités se sont organisés politiquement immédiatement après la réalisation de l'Union.

Les premiers qui surent s'encadrer dans la nouvelle situation créée par le traité de Trianon, furent les Allemands de Transylvanie. Peu après l'Assemblée d'Alba Iulia, ils ont adhéré à l'Union, exprimant leur satisfaction de voir que le peuple roumain avait réussi à réaliser son unité nationale.

Les aristocrates hongrois de Transylvanie — pour des motifs sentimentaux — n'ont voulu se considérer comme citoyens roumains qu'après la ratification et la promulgation du traité de Trianon. Leur organe politique est le „Parti magyar“ qui dispose de puissants moyens de propagande, de nombreux quotidiens, etc. Les masses hongroises n'ont pas même jusqu'à ce jour, réussi à créer un organisme politique solidement organisé.

Les progrès réalisés par les minorités sont évidents, surtout en ce qui concerne les Hongrois, dans le domaine de la presse, de la littérature et, en général, dans le domaine culturel.

Comparativement aux restrictions apportées à la liberté de la presse en Hongrie (voir la Loi Magyare No. XIV de 1914, art. 17, 18 et

suivants), la Roumanie a adopté le principe de la liberté de la presse. Rien qu'en Transylvanie, les Hongrois disposent de 42 quotidiens, bien qu'ils ne soient que 1.300.000 (Dans toute la Hongrie il n'existe que 32 quotidiens). On peut affirmer qu'après l'Union de la Transylvanie à la Roumanie, les Hongrois se sont forgé une presse cinq fois plus forte qu'avant.

Les progrès du livre magyar sont pour ainsi dire incroyables. L'écrivain magyar. L. L. Gyöorgy, dans son livre „La vie culturelle des Magyars de Transylvanie“ qui parut en 1926, constate que „quelques années seulement après l'Union, on a vu paraître sur le territoire de la Transylvanie, plus de livres hongrois que pendant les trente années qui précédèrent 1919“.

En ce qui concerne les théâtres hongrois en Transylvanie, on ne met aucune entrave à leur fonctionnement. Tandis que les Roumains n'avaient pas la permission de créer un théâtre roumain sous le régime magyar, les Hongrois possèdent aujourd'hui plusieurs théâtres en Ardéal et une vie théâtrale beaucoup plus intense que lorsqu'ils étaient la nation dominante.

La vie économique des minorités de l'Ardéal, loin de régresser après l'unification de cette province avec la Roumanie, a fait des progrès remarquables. Il est suffisant de contrôler à cet égard les tableaux de l'évolution de

leurs institutions financières, agricoles et industrielles, de leurs coopératives, etc...

La classe paysanne hongroise a progressé à son tour, bénéficiant elle aussi de la réforme agraire roumaine, tout comme les paysans roumains.

Les normes de l'enseignement minoritaire sont prévues dans la loi de 1924 sur l'enseignement primaire, dans la loi de 1928 sur l'enseignement secondaire et dans la loi de 1925 sur l'enseignement privé.

L'Etat roumain entretient des écoles hongroises dans les communes dont la population parle une autre langue que la langue de la population. Quand cela est-il jamais arrivé sous la domination magyare ? Ensuite ont été créés auprès des lycées d'Etat des régions minoritaires, des sections où l'on enseigne dans la langue maternelle. La minorité hongroise dispose au total de 62 écoles secondaires où l'on enseigne en langue magyare .

L'Etat hongrois n'a jamais entretenu aucune école de n'importe quelle catégorie où l'enseignement se soit fait en roumain. Les trois millions de Roumains dominés par les Hongrois étaient réduits aux écoles entretenues par leurs églises, elles aussi soumises aux pires persécutions. Du temps de la domination hongroise en Transylvanie, trois millions de Roumains n'avaient que 18 écoles secondaires, tandis qu'actuellement 1.300.000 hongrois possèdent 62 écoles secondaires. Avant

le traité de Trianon, il y avait une école primaire pour 1340 Roumains, tandis qu'aujourd'hui il y a une école primaire pour 976 hongrois. Pendant la domination hongroise, 161.621 Roumains ne disposaient que d'une seule école secondaire, tandis que de nos jours il y a une école pour 21.453 hongrois.

Les Allemands de l'Ardéal possèdent aussi aujourd'hui un plus grand nombre d'écoles primaires et secondaires que sous la domination hongroise.

Les principes du régime des cultes sont fixés par la loi des cultes de 1928, qui leur accorde l'autonomie la plus large. Les cultes peuvent créer et administrer des institutions, ils ont le droit de veiller à l'instruction religieuse des élèves qui leur appartiennent, etc., etc.

La situation des minorités en Roumanie est encore mise en évidence si l'on compare le nombre des fonctionnaires minoritaires d'avant-guerre et leur nombre dans la Transylvanie actuelle. Les fonctionnaires hongrois représentaient auparavant 95,2% par rapport à la population et les roumains, 1,2%. Dans l'enseignement, la proportion était aussi scandaleuse : les Hongrois 95,6% et les Roumains 1,5%. Le pourcentage des minorités dans les fonctions de l'Etat est aujourd'hui beaucoup plus grand que celui qui leur reviendrait si l'on prenait comme base leur proportion numérique.

Les minoritaires de l'Ardéal — en majeure partie des éléments d'ordre et de paix — sont reconnaissants pour le traitement dont ils sont l'objet et s'assimilent chaque jour d'avantage à l'Etat roumain, dont ils sont les citoyens.

Il est vrai qu'il existe aussi une politique minoritaire hostile à l'Etat roumain. Ce mouvement est financé par Budapest, car tous les gouvernements hongrois ont poursuivi depuis la grande guerre une politique de revanche favorable à une nouvelle guerre qui puisse leur donner la possibilité de reconquérir les territoires perdus. Pour cette politique, ils ont besoin d'agitations en Roumanie, pour justifier en quelque sorte leur politique révisionniste.

Mais ce stratagème ne peut leur réussir, justement à cause de la politique pleine de condescendance de la Roumanie envers les minorités. Les éléments minoritaires sérieux ne se prêtent pas à de telles combinaisons : ils s'entendent parfaitement avec la population roumaine, et évitent toute querelle.

Les Roumains, ainsi que les masses et l'élite intellectuelle des minorités de l'Ardeal, sont donc des éléments qui désirent avant tout la paix et la bonne entente. C'est grâce à cet état psychologique commun qu'ont pu être créées ensuite les conditions de cohabitation harmonieuse existant aujourd'hui entre les Roumains et les minorités de Roumanie.

La jeunesse magyare empoisonnée par la propagande révisionniste

Le comte Stefan Bethlen et le professeur Iuliu Szekfü éditent à Budapest une grande revue politique intitulée „Magyar Szemle“.

Celle-ci a fait une enquête parmi la jeunesse hongroise sur les problèmes du révisionnisme, et publie les réponses les plus caractéristiques. Nous reproduirons à notre tour deux réponses, sans les accompagner d'aucun commentaire, croyant qu'elles seront assez explicites par elles-mêmes.

La première :

„Je ne puis me représenter la révision par voie pacifique. Mettons-nous à la place d'un Tchèque. Celui-ci peut être un patriote aussi convaincu que nous-mêmes. Il est absurde par conséquent de penser qu'il puisse renoncer de bon gré, à la moindre parcelle de son territoire. Une révision pacifique ne serait possible que par une attitude ferme et unie des Grandes Puissances, qui s'empressent autour des pays qui nous entourent. Comme nous n'avons de cette façon aucun espoir en une solution pacifique, *il ne nous reste que la voie de la violence et de la force*“.

„Nous ne tenons pas à la bonne entente!“

Voici la deuxième lettre :

„Il n'est pas bon de faire des promesses généreuses en vue de la réoccupation (?!) des territoires que nous avons perdus. Les autonomies nationales n'ont aucun sens. De quel droit accordons-nous dès maintenant l'autonomie aux Roumains, alors que l'on sait pertinemment (?!) que leurs prédécesseurs se sont infiltrés dans les monts de Hongrie, des siècles après qu'Arpad s'y fut installé. (?) *Que l'on n'aille jamais dire au jeune Hongrois que le Serbe, le Tchèque ou le Roumain sont ses frères, et qu'il faut qu'il vive avec eux en bonne intelligence. Nous ne pouvons nous permettre ce luxe tant que nous sommes si peu nombreux et exposés à voir fondre dans la masse notre seul sentiment national. Autrement nous périrons*“.

En d'autres termes les Hongrois ne peuvent détenir les territoires qu'ils convoitent que par la terreur, car ils ne sont qu'une infime minorité. L'idée de bonne entente doit faire place à l'idée de haine et de terreur.

Voilà quelles „idées“ professe la jeunesse hongroise, éduquée dans l'esprit de la haine des races et du révisionnisme impérialiste.

Le „touranisme“ hongrois

Imitant l'exemple des Allemands, lesquels, sous la poussée de leur mystique, retournent aux traditions du paganisme, les Hongrois essaient actuellement de confectionner eux aussi une conception idéologique similaire, une nouvelle perspective spirituelle pour leur peuple.

Ce courant est représenté par de nombreuses sectes et groupements, plus étranges les uns que les autres.

Il existe en Hongrie une secte religieuse des „Monothéistes touraniens“. Ils se saluent par les mots „El a magyarok Istene“, ce qui veut dire „Vive le Dieu des Hongrois“. La réponse est : „Elöre!“ c. a. d. „En avant!“ Pendant ce salut les membres de la secte tiennent la main droite en forme de poing, en tenant l'index tendu vers le ciel.

Leur prêtre porte le titre honorifique de „Taltos“, c. a. d. „Voyant“.

Au début du service religieux, l'adjoint du prêtre allume le feu sacré, un bec ou une lampe électrique. Le „voyant“ prononce ensuite un sermon où il dit que la nation magyare aurait retrouvé sa santé physique et

morale, si elle était retournée aux anciennes lois de la Hongrie païenne. Le „voyant“ conclut habituellement son allocution par les mots : „Esprits sacrés de nos ancêtres Attila, Csaba, Arpad, Kopany et les autres, aidez-nous à sauver la nation du péril qui la menace. En avant !“

Suit un silence de mort. L'auditoire, à peine revenu de ses émotions, le chef local prend la parole pour exalter les légendes et les traditions des peuples touraniens de l'Asie d'il y a quelques milliers d'années.

„Il faut — disent les adeptes de cette secte — réviser tout ce que nous avons appris depuis mille ans et ne plus respecter la tradition religieuse qu'au moment où, ayant reçu une gifle sur une joue, nous la rendrons non seulement sur les deux joues de l'offenseur, mais où nous pourrons le corriger à coups de pieds. Il faut donc que nous retournions aux mœurs de nos ancêtres, et que nous allumions nos bûchers de feu éternel. La grande erreur des religions modernes est de promettre le bonheur dans le monde de l'au-delà. Quant à nous, nous ne le voulons que dans ce monde, car l'autre, nous ne le connaissons point“.

„Représentants de la race jaune ?“

L'écrivain magyar bien connu Zoltan Szasz, consacre son article du 8 Mai 1936 dans le journal budapestois „Ujsag“, à une autre

secte, composée d'intellectuels hongrois qui prêchent que le peuple magyar est apparenté non seulement aux peuples finno-hongrois, mais aussi aux chinois et japonais, le peuple de la Puszta n'étant que l'exportation en Europe de la race jaune.

„En acceptant ce point de vue — dit M. Szasz — les luttes des temps passés des Hongrois contre les Tartares ont été infiniment regrettables et auraient pu être évitées. Tout autres auraient été les résultats, si nous Hongrois, avions reconnu dans les héros de Kanu Batu, nos frères de sang, et si, alliés à eux, nous nous étions jetés sur l'Europe. On peut affirmer ainsi que nos ancêtres hongrois n'auraient pas dû défendre l'Europe avec un tel acharnement contre les invasions des Turcs, mais auraient dû bien au contraire s'entendre avec eux. En ce qui concerne l'avenir, nous devons attendre le moment où la race jaune se heurtera aux peuples de la race blanche. Il est certain que le nouveau régime mongol s'établira sur les ruines de l'Europe, et nous libérera de la situation dans laquelle nous nous trouvons. Il nous donnera la glorieuse hégémonie politique qui nous revient de droit, car nous sommes les représentants de la race jaune en Occident“.

M. Szasz reconnaît pourtant que cette théorie est très risquée et qu'il est difficile de se solidariser sans réserves avec elle. Il ne cache

pas toutefois sa sympathie envers le mouvement des touraniens hongrois.

L'écrivain magyar s'occupe ensuite de la remise en vigueur des cérémonies nuptiales d'après les rites païens.

„Il y a quelque jours — dit M. Szasz — trois ou quatre couples, ont rempli, après les formalités prescrites par l'Etat Civil, celles également prévues par la loi touranienne. Ils ont poignardé un cheval blanc, ils ont dansé par dessus le feu des bûchers, et les jeunes mariés, s'étant fait de légères entailles au bras ont versé quelques gouttes de leur propre sang dans leur vin, qu'ils ont avalé ensuite.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

„Il y en a qui — poursuit M. Szasz — ne comprennent pas la signification des pratiques religieuses touraniennes dans le mariage. En dernière analyse, la tendance vers la bizarrerie est générale dans toutes les religions”. M. Szasz exprime en concluant l'espoir que la secte touranienne „donnera de bons résultats en donnant aux âmes plus de lumière, en ennoblissant les moeurs et en stimulant l'esprit réalisateur”.

Les adeptes du touranisme magyar, réduits aux perspectives du retour en Asie, leur patrie d'origine, préconisent une émigration en masse en Asie, où ils réussiraient à créer une „grande” Hongrie, plus grande même que celle qui a été démembrée par la libération

des peuples opprimés par le Traité de Trianon.

Le professeur hongrois Kolomon Koris, a fait l'an passé un voyage en Russie, et a étudié dans ce but, la vie et la culture des peuples apparentés aux hongrois. Il a envoyé au journal „Pesti Naplo”, un reportage peu consolant sur ce qu'il a constaté. Le professeur Koris a rencontré au musée ethnographique de Moscou un représentant de la tribu yotjak, et a été profondément impressionné de ce que les Hongrois aient des peuplades aussi primitives. Le professeur a étudié encore quelques membres de 14 tribus turco-tartares, conservant toujours la même déception. Il a constaté qu'il ne peut être question de types purs, mais de mélanges avec les Slaves, Allemands ou Turcs. D'après leur aspect, leurs occupations et leur mentalité, ils apparaissent comme des Russes possédant une culture européenne. Le professeur Koris a visité également les régions du Sud et de l'Est de la Russie, ainsi que les régions des monts Oural et Altaï. Il est d'avis que les ancêtres des Magyars sont originaires de la région comprise entre les monts Altaï, Tarbagataï, Ciungar, Ala Tau, Tian Chan et le désert de Gobi. Cette région est connue sous le nom de Ciungaria. De l'avis du professeur magyar, cette région ressemble à la plaine hongroise, entre la Tisza et le Danube.

Un autre professeur d'Université, Ladislaus

Tapay Szabo, s'est également occupé de ce problème, en disant qu'il ne croyait pas qu'il existât une communauté de peuples originaires de la steppe du Turkestan, région qualifiée par les propagandistes sus-visés, comme étant une unité géographique, nommée touranienne. Le problème de la parenté des Magyars avec quelques peuples de l'Asie, doit être considéré à travers le prisme de la réalité. Les parents les plus proches des Magyars sont les Voguli de Russie, au nombre de 5800 âmes environ, puis les Estjaki, 22.300 personnes, Mordwini, 1.340.000 âmes, puis 500.000 Wojatki, 428.000 Ceremichi et 226.000 Zyrjeni. Ces nomades des steppes russes, ne possèdent pas pour la plupart de langue écrite, mais possèdent certains districts administratifs indépendants en Russie Soviétique. Ces districts sont quelquefois plus grands que tout le territoire de la Hongrie actuelle.

Il est probable que l'étendue et la fertilité de ces territoires ont inspiré le professeur Ladislau Szabo Tappy, car dans son article du „Pesti Naplo”, après avoir parlé des origines des Hongrois, et de leur vie isolée parmi les peuples de l'Europe Centrale, il aboutit à la conclusion suivante, réellement sensationnelle :

„Qui sait si les Hongrois ne feraient pas mieux de retourner dans leur patrie d'origine, où il y a assez de place pour eux. Il est pos-

sible, d'autre part qu'ils s'y entendent mieux avec les peuples voisins”.

Actuellement le professeur Ladislau Tapay Szabo et ses disciples sont des isolés, étant donné que la majorité des Hongrois combat auprès des officiels magyars d'aujourd'hui la thèse du retour des Hongrois en Asie, et soutient qu'ils doivent rester fidèles à leurs traditions nationales plus nouvelles, en faisant tous leurs efforts pour réoccuper, avec l'aide de l'Allemagne les territoires perdus par le traité de Trianon, indifféremment si les Serbes, Roumains et Slovaques, — visés aujourd'hui, — acceptent ou non cet état de choses. La conception de ces Hongrois est aristocratique. Ils se considèrent comme un peuple de maîtres, et les voisins comme des peuples de domestiques.

En conséquence, il convient que les Hongrois étendent leur domination sur tous les territoires, où leur sabre de conquérant a un jour exercé ses ravages ; quant à la volonté des populations de ces territoires, peu importe, elle n'entre pas en ligne de compte.

L'avenir montrera en quel sens évolueront les courants dits „Touraniens” de la Hongrie révisionniste d'aujourd'hui.

Nations „inférieures“ et nations „supérieures“. Le conflit Ethiopeen et droits“ hongrois

La presse hongroise de Budapest a trouvé dans le conflit italo-éthiopien une nouvelle occasion de manifester son révisionnisme. Les propagandistes hongrois ont jugé à propos d'utiliser les déclarations de M. Mussolini sur le droit et le devoir qu'ont les nations supérieures de coloniser les territoires habités par des nations inférieures et des tribus sauvages; or la nation magyare, disent-ils, est une nation supérieure et les nations qui ont vu en 1918 leurs frères de même race échapper au joug hongrois sont des nations „inférieures“.

C'est dans cet ordre d'idées que le journaliste hongrois Márkus László écrit, dans le quotidien budapestois „Pesti Hirlap“ du 3 septembre 1935, les paroles suivantes : „Incontestablement, les peuples de culture supérieure ont le droit de dominer, de même que la domination des peuples inférieurs sur ceux qui leur sont supérieurs est absurde. Du droit de l'Italie désireuse de coloniser l'Abyssinie résulte le droit sacré du révisionnisme hongrois. C'est aux peuples supérieurs que revi-

ent la souveraineté. Aucun peuple, et moins encore les peuples inférieurs, n'a le droit d'arracher à l'unité magyare des masses hongroises, ni même des populations d'autre langue, sauf lorsqu'elles ont clairement exprimé leur volonté de se séparer. S'il existe une vérité des puissances colonisatrices, il faut qu'il existe aussi une vérité hongroise : seul peut dominer des nations inférieures qui est conscient de ses droits supérieurs.

De ces quelques lignes, aussi remarquables par la mégalomanie que par le manque de logique, il ressort que les Hongrois mettent les Roumains et les autres voisins de la Hongrie sur le même plan que les Abyssins et les tribus nègres d'Afrique. En même temps, ils proclament la nation magyare nation supérieure, investie du droit de colonisation et de civilisation... en Transylvanie, Slovaquie et Croatie. Le seul fait qu'on puisse, énoncer à Budapest de telles théories est éloquent par lui-même; il explique mieux que tout autre ce qu'on a appelé la „mentalité révisionniste" hongroise. En dépit de la terrible leçon de l'écroulement de la Hongrie persécutrice, on voit que la manière de juger des hommes politiques et des publicistes hongrois n'a nullement changé.

Il est trop évident que cette thèse récente des propagandistes hongrois ne peut être sincère; c'est une thèse *ad hoc* et dont les auteurs mêmes sentent la fausseté. Un témoin

gnage édifiant à cet égard nous est donné par M. Jules Szekfü, historien hongrois réputé et l'un des chefs spirituels de la jeune génération magyare. Dans son intéressant ouvrage „Trois Générations“ (*Három Nemzedék*, édition 1934), discutant les chances du révisionnisme hongrois dont il se déclare partisan enflammé, il écrit ce qui suit (p. 389):

„Ceux qui connaissent bien la situation savent que les anciennes minorités de Hongrie, depuis qu'elles sont parvenues (depuis le traité de Trianon) à vivre d'une vie nationale autonome, se sont élevées, sous ce rapport aussi, au niveau du peuple hongrois.

„L'époque du nationalisme des peuples européens, qui pour nous Hongrois s'est ouverte dès la première moitié du dix-neuvième siècle, apporte, à peine maintenant, leur pleine conscience nationale aux Slovaques, aux Roumains et aux Serbes, conscience qu'on ne pourrait étouffer ni sur le terrain politique, ni sur le terrain économique, ni sur le terrain culturel. Dans l'ancienne Hongrie il n'existait qu'une personnalité nationale ayant atteint sa maturité: la hongroise; les autres étaient encore dans les langes, ou à l'âge des étourderies de l'adolescence. Après le traité de Trianon, dans le grand empire magyar qui demain prendra naissance (?), elles seront à leur âge mûr et, comme l'a dit le comte Étienne Bethlen, le Magyar ne pourra figurer entre elles qu'à titre de „primus inter pares”.

Voilà le nouveau rôle qu'il faut que nous apprenions".

Qu'est-ce à dire, sinon qu'en face des affirmations gratuites de M. Márkus relatives à une prétendue supériorité des Hongrois et à une infériorité de leurs voisins, le professeur Szekfü reconnaît que les Hongrois ne peuvent plus avoir prétention de se considérer aujourd'hui comme supérieurs aux Roumains, aux Serbes, et aux Slovaques, et cela précisément parce qu'après le traité de Trianon ceux-ci sont parvenus à vivre de leur vie nationale indépendante ? Nous ne pouvions attendre des Hongrois un aveu plus précieux touchant la valeur et les bienfaits du traité de Trianon, qui, en rendant la liberté aux peuples opprimés et retenus de force dans l'ignorance, leur a permis de prendre un développement national, culturel et économique si considérable qu'il ne saurait être arrêté ni refoulé par aucun pouvoir au monde, et par la Hongrie encore moins que par d'autres, à supposer qu'elle puisse un jour remettre la main sur les territoires qu'elle a dominés tant de siècles injustement et contre la volonté des peuples qui les habitaient.

C'est ainsi que la vérité est proclamée par les propres écrits d'un auteur révisionniste qui, sans le vouloir, met d'autant mieux en relief l'absurdité et le ridicule de certains de ses confrères.

„Une grande obsession“

Nous nous sommes adressés aux hommes de bonne foi, et non pas à ceux qui par intérêt, ou pour toute autre raison déforment la vérité. Ceux-ci ne pourront jamais être convaincus, leurs „convictions“, aux origines bien peu honorables, sont connues de tous. Elles ne pourraient être modifiées, que par des offres, faisant surenchère sur les générosités de Budapest.

Laissons donc ceux-ci à leurs „convictions“, auprès des féodaux de Budapest, dont la cause ne pourrait trouver de défenseurs plus dignes, laissons-les donc défendre la cause désormais perdue de l'impérialisme magyar, patronnée par le Ministère des Affaires Etrangères de Budapest.

Seules les personnes dénuées de tout bon sens pourraient croire que les propagandistes philo-magyars que nous avons démasqués, étaient mûs seulement par leur amour du peuple magyar. Leur zèle, un zèle idéaliste ? Le sourire est la seule réplique positive à une telle affirmation.

Quant à nous, Roumains, nous saurons dé-

fendre notre unité nationale si chèrement acquise, au prix de notre sang.

La Roumanie a le devoir d'être bien préparée, pour pouvoir faire face au besoin à toute invasion de l'impérialisme magyar. Nous ne voulons pas de guerre roumano-hongroise, mais toutefois, si les Magyars nous la déclarent, nous saurons faire jusqu'au bout tout notre devoir.

Pour conclure, nous donnerons la parole, une fois de plus, à un Hongrois, car ceux-ci en effet, s'entendent à nous fournir les meilleurs arguments.

Le publiciste magyar, *Zoltan Nyisztor* a publié dans le journal „Nemzeti Ujsag“, officieux de l'église catholique en Hongrie, un article, dans lequel il analyse les caractères de la nation magyare en fonction des agitations révisionnistes. Voilà ce qu'écrivit M. Nyisztor.

„Le plus grand bienfaiteur du peuple magyar sera celui qui le libérera de son obsession, et qui lui fera tenir compte des réalités. Les Hongrois, ayant toujours été, au cours de leur histoire, à la poursuite des illusions, la vie magyare devra fatalement être peuplée de chimères et de rêves irréalisables. Où le mal atteint son point culminant, c'est lorsqu'en toute manifestation publique et privée, la reconstitution de la Hongrie historique est réclamée avec véhémence, et qu'on affirme

que celle-ci sera indubitablement réalisée en fait.

Les cercles officiels ont abandonné depuis longtemps en leur âme et conscience tout espoir en la reconstitution de l'ancienne Hongrie. Toutefois et malgré tout ils font toujours croire au peuple en la réalité de ces illusions. C'est une folie et un grand danger de croire qu'une poignée de Hongrois pourra modifier le cours des événements mondiaux“.

Ce que Budapest devrait comprendre

Même les historiens hongrois, y compris le comte Stefan Bethlen, le fameux révisionniste, ont reconnu qu'à l'Assemblée d'Alba-Julia les Roumains de Transylvanie se sont séparés de la Hongrie de leur propre gré.

Alors, pourquoi l'annexion de la Transylvanie serait-elle une „injustice“ ?

Quel motif pourraient avoir les Hongrois de haïr les Roumains et les autres peuples qui se sont unis au pays habité par leurs frères ? Est-ce donc un crime que de vouloir être libre et vivre avec ceux qui ont le même sang et la même langue que vous ? Pouvait-on obliger les Roumains, les Slovaques et les Serbes à accepter les conséquences des anciennes conquêtes des territoires par les envahisseurs hongrois venus d'Asie ? Ces ancêtres nomades des Hongrois, maîtres dans l'art de la guerre, n'avaient d'autre idéal que de conquérir de nouveaux territoires. Ils ont subjugué les peuples pacifiques qu'ils trouvaient sur leur chemin — et les ont subjugués précisément pour la raison qu'ils étaient pacifiques — mais ces peuples asservis n'ont jamais reconnu dans le tréfonds de leur con-

science la justice de la domination hongroise. Au début ils ont résisté par les armes, mais ont été vaincus. *Mais les révolutions se sont suivies, prouvant l'éternel désir des Roumains annexés de se débarrasser du joug hongrois.*

D'après les hommes politiques et les historiens hongrois, le fait que cet esclavage ait duré tant de siècles, constitue pour les Magyars un droit éternel, et même divin ! Comme si une injustice sans précédent pouvait devenir légitime, du moment qu'elle n'a pu être sanctionnée à temps, ou que les tentatives faites pour la sanctionner (les révolutions contre le régime hongrois) ont échoué.

La Hongrie exige aujourd'hui la rétrocession des territoires roumains, slovaques et serbo-croates, libérés par le traité de Trianon, bien qu'elle n'ignore pas que ces territoires sont habités par une majorité écrasante de représentants de ces trois nations, la proportion des Hongrois étant infime.

Les politiciens féodaux hongrois prétendent, avec un cynisme sans précédent, posséder en plein cœur de l'Europe, des colonies peuplées d'esclaves appartenant à d'autres nationalités, qu'ils pourraient exploiter, comme ils l'ont fait dans le passé, au profit égoïste de la nation magyare.

Ils veulent faire primer leur désir impérialiste sur les droits ethniques et de libre auto-détermination des peuples.

Bien que la population de la Transylvanie

soit hostile à la domination hongroise, les révisionnistes hongrois soutiennent que la Transylvanie doit être rendue à la Hongrie en dépit de la volonté de la population composée en grande majorité de Roumains.

Cette mentalité ressemble parfaitement à celle d'un prince sanguinaire du Moyen Age, lequel, en apprenant que le pays ne voulait plus de lui, prononça ces paroles devenues célèbres :

„S'ils ne me veulent plus, c'est moi qui les veux !“

Seulement, nous ne sommes plus au Moyen Age, et le sort des peuples ne peut être à la merci de n'importe quelle tendance criminelle.

La situation a été définie d'une façon parfaite par M. Alexandre Millerand, qui dit dans la fameuse lettre qu'il a adressée aux Hongrois à l'occasion de la signature du traité de Trianon :

„Un état de choses, soit-il même millénaire, ne mérite pas de durer, s'il est contraire à la justice“.

Voilà ce que les Hongrois doivent comprendre, s'ils désirent vivre en bonnes relations avec leurs voisins. Qu'ils n'émettent plus de prétentions sur les territoires dont la population, de son propre gré, s'est séparée de la Hongrie et qui veut rester libre. La formule d'une entente roumano-hongroise est donc des plus simples. Etant un peuple chrétien,

les Hongrois devraient respecter le commandement de la Bible :

„Ne convoite pas le bien d'autrui !“

Or, la Transylvanie habitée en grande majorité par des Roumains ne peut être pour les Hongrois que le *„bien d'autrui“*, c'est à dire, le bien des Roumains, car ce sont eux qui forment la majorité de la population.

Les Roumains de Transylvanie tiennent à leur liberté nationale gagnée à un tel prix après des siècles de sacrifices. Et d'un autre côté, les Roumains de partout savent bien que la Transylvanie fait partie intégrante du sol roumain.

Voici le grand crime des Roumains : *leur désir de liberté*. Et voilà pourquoi les Roumains sont discrédités dans toutes les parties du monde par les propagandistes hongrois et leurs comparses. Voilà pourquoi la presse magyare se sent obligée de calomnier d'une façon systématique les Roumains, — aujourd'hui, tout comme hier et avant-hier.

Mais la fureur chauvine des Magyars ne peut changer en rien les réalités, et la réalité est que la Transylvanie est habitée dans la plus grande partie de son territoire par des Roumains et que ces derniers ne veulent plus subir le joug magyar, étant résolus — si jamais la Hongrie déclarait la guerre à la Roumanie — *à défendre leur liberté*, si chèrement payée au cours de siècles *jusqu'à la dernière goutte de sang*.

Manifeste du Conseil de la Nation Roumaine de Hongrie et de Transylvanie du 7—20 Novembre 1918

Aux peuples de l'Univers

La nation roumaine de la Hongrie et de la Transylvanie, tenue dans un esclavage corporel et mental par les classes dominantes du peuple magyar, et affranchie maintenant de cet esclavage — par suite de la glorieuse victoire des armes portées au nom de la civilisation humaine contre le principe barbare de l'oppression nationale et de classe — vient de déclarer, devant le gouvernement de ses anciens oppresseurs, sa résolution de se constituer en un Etat libre et indépendant, pour pouvoir mettre toutes ses forces au service de la liberté et de la civilisation humaine.

Le gouvernement des anciens oppresseurs a refusé d'accepter cette résolution de la nation roumaine, et, au droit naturel de toute nation de pouvoir délibérer librement dans les questions concernant ses propres affaires et celles du territoire habité par elle, le gouvernement des oppresseurs oppose la force brutale de l'Etat opprimant.

Depuis des siècles la classe dominante du peuple magyar déchirait par des éléments étrangers l'unité de notre nation ; depuis la constitution de 1867, le but déclaré de la po-

litique du gouvernement hongrois était notre anéantissement national. Par des colonisations sans motif sur la terre de nos ancêtres, par la magyarisation sans merci de tous les Roumains qui ont été obligés d'avoir des relations directes avec le gouvernement hongrois, par l'invasion de milliers et de milliers d'employés de toute sorte en territoire roumain, et en empêchant notre peuple de pourvoir lui même à ses besoins industriels, on magyarisait les villes, et, — à l'aide de moyens artificiels, guidé par le but barbare de notre anéantissement, — on parsemait d'éléments étrangers le territoire habité par la nation roumaine.

C'est par cette situation, résultat de l'oppression et de la force criminelle, que le gouvernement hongrois veut justifier son opposition à la résolution de la nation roumaine, de pouvoir se constituer en un état libre et indépendant sur la terre de ses ancêtres. Cette situation créée par des crimes commis jusqu'à présent contre notre liberté nationale, justifierait le nouvel attentat qu'on veut tenter contre nous.

Nous devrions réaliser nos droits par la force, mais, bien que nous soyons résolus à sacrifier jusqu'à notre vie pour la liberté nationale, — à l'heure présente, lorsque nous célébrons la fête de la victoire de la civilisation sur la barbarie et que nous attendons les décisions de l'aréopage international qui devra

remplacer par la justice la force brutale et faire disparaître partout les résultats des gouvernements inhumains, — la nation roumaine se garde de recourir aux moyens barbares dans le règlement des relations entre les peuples, mais — devant l'univers entier — elle proteste contre l'acte criminel du gouvernement hongrois qui, même en ce moment, veut mettre la nation roumaine sous une domination étrangère et l'empêcher de se constituer en un état libre et indépendant.

La nation roumaine de la Hongrie et de la Transsylvanie ne veut pas régner sur d'autres peuples. Étant complètement privée d'une classe dominante historique, la nation roumaine est, dans son essence même, l'incarnation de la plus parfaite démocratie. En possession de la terre de ses ancêtres, la nation roumaine est prête à assurer aux autres peuples une complète liberté nationale ; comme état libre et indépendant, elle se constituera de manière à assurer à tous les individus vivant sur son territoire l'égalité des conditions de la vie, unique moyen du perfectionnement.

La nation roumaine de la Hongrie et de la Transylvanie ne permet pas que les tentatives séculaires ayant pour but son anéantissement puissent être utilisées à contester ses justes aspirations ; elle proteste contre les revendications des Magyars concernant les territoires roumains, lesquels territoires, de-

puis la conquête de l'empereur Trajan jusqu'à nos jours, avaient été labourés par nos mains et abreuvés de notre sang ; elle ne veut absolument plus continuer à vivre avec la nation magyare dans aucune communauté politique, mais elle est résolue à créer sur le territoire habité par elle un état libre et indépendant.

En faisant connaître sa volonté, sa résolution à tous les peuples de l'Univers, la nation roumaine de la Hongrie et de la Transylvanie recourt à l'assistance des peuples civilisés et au génie de la liberté et déclare solennellement que, dès cette heure, quelle que soit la décision des puissances du monde, elle est résolue à périr plutôt que de continuer à vivre sous l'esclavage et sans indépendance. La nation roumaine de la Hongrie et de la Transylvanie espère que dans ses efforts pour la liberté, elle sera soutenue par la race roumaine tout entière, avec laquelle elle désire être unie pour toujours.

*Le Grand Conseil de la Nation Roumaine
de la Hongrie et de la Transylvanie.*

Secrétaire :

Dr. G. Crișan

D. Stefan C. Pop

Président.

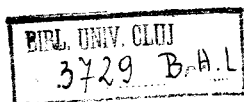


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface	3
Le comité franco-magyar	5
Les fantasmagories d'un comte français . . .	8
Les Magyars „francophiles“	14
Les volontaires roumains en France	19
La population de Transylvanie il y a mille ans	26
Une „mission historique“ curieuse	31
La douce „patrie magyare“	36
La „liberté magyare“	41
Combien de Hongrois y a-t-il dans le monde?	48
Le révisionnisme magyar et les statistiques .	54
La frontière de Trianon est-elle injuste? . .	59
Révissionnistes et impérialistes	64
Comment travaillent en France les révision-	
nistes hongrois	69
La Turquie anti-révissionniste; la Hongrie ré-	
visionniste	77
La „paix“ de Buftea et le traité de Trianon .	81
Amitiés saisonnières	83
Comment la haine est propagée en Hongrie .	90
„Pense à la vengeance“	95
Entre „l'idée de sanction“ et „l'idée de liberté“	97
La Hongrie „unité géographique et économi-	
que“?	102
Sincérités saisissantes	106
Une seule grande préoccupation: „la magya-	
risation“	108
Le cas de la „Emke“	113
La misère agricole de la Hongrie	117
„Du pain, nous mourons de faim!“	125
Bernard Shaw et le révisionnisme philo-ma-	
gyar	131
Björnsterne Björnson et le chauvinisme ma-	
gyar	134

	<u>Pages</u>
Les Roumains n'ont pas de haine contre les Hongrois	139
Il y a aussi en Hongrie des tendances pacifiques	143
Les minorités en Hongrie et en Roumanie . .	147
Les minorités en Transylvanie	153
La jeunesse magyare empoisonnée par la propagande révisionniste	161
Le „touranisme“ hongrois	163
Nations „inférieures“ et nations „supérieures“	170
„Une grande obsession“	174
Ce que Budapest devrait comprendre	177
Manifeste du Conseil de la Nation Roumaine de Hongrie	181
Table des matières	185

BCU Cluj / Central University Library Cluj